IMAGES



ALEXANDER inspecte le front

Dans une voiture découverte, le général Alexander, commandant en chef des forces britanniques du Moyen-Orient, inspecte la ligne du front. Les soldats de la Huitième Armée ont l'habitude de voir surgir à l'improviste l'auto du commandant en chef qui inspecte même les positions les plus avancées.

No. 681 — LE CAIRE (EGYPTE) — 28 SEPTEMBRE 1942
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Fuir avec lui

Je l'aime, il m'aime, nous nous aimons (banal, mais vrai). Pendant deux ans nous nous sommes rencontrés régulièrement, mais non sans difficulté, car j'ai des parents très sévères, à l'esprit arriéré.

N'ayant pas de situation, mon ami ne pouvait parler mariage, mais depuis quelques mois, un bel avenir étant ouvert devant lui, il a fait part à mon frère de son projet de m'épouser. Mon frère a eu un « non » catégorique. Par la suite j'ai eu des discussions avec mes parents et leur ai manifesté ma décision d'épouser ce jeune homme. Ma mère m'a simplement dit : « Tu ne l'épouseras pas tant que je serai vivante ». « Epouse-le si tu veux, a déclaré péremptoirement mon père, mais sache qu'alors tu seras morte pour nous. » Après cette conversation, mes parents m'ont défendu de sortir seule ou même avec ma sœur, craignant que je ne rencontre l'élu de mon cœur, de sorte que je suis enfermée à la maison comme un malheureux oiseau en cage. Je souffre cruellement et j'en suis presque malade.

Etant majeure, j'ai bien envie de fuir avec lui, car la vie en famille me devient insupportable. Je n'en peux plus.

Que faire, Horatius ? Venez à mon secours au plus vite, car je sens que je ne peux plus vivre un seul instant loin de lui.

● *Je ne comprends pas l'attitude de vos parents. Du moment que ce jeune homme s'est fait une situation d'avenir et qu'il vous plaît à tous points de vue, pourquoi s'opposent-ils si catégoriquement à votre union ? Ont-ils une raison sérieuse que vous ne m'avez pas mentionnée dans votre lettre ? Dans le cas contraire, agissez selon votre cœur, tout en essayant de convaincre vos parents d'approuver un mariage qui se présente, apparemment, sous des aspects très heureux. Mais ne me cachez-vous pas quelque chose et ne vous illusionnez-vous pas sur le compte de cette personne dont vos parents ne veulent à aucun prix pour gendre ? Soyez honnête avec vous-même et agissez en conséquence.*

J. D. (Beyrouth)

● *Je ne peux, malheureusement, vous donner aucune indication précise, car je détruis les lettres aussitôt que j'y réponds dans cette rubrique.*

Vivre avec Oseporo

Sa mère est venue demander ma main à mes parents. Ceux-ci ont refusé sous le prétexte que j'étais déjà fiancée, ce qui n'est pas vrai. Nous nous aimons cependant, très sincèrement, et il souffre autant que moi de cette attitude de ma famille. Que dois-je faire, Horatius, pour convaincre mes parents ?

● *Vous êtes sans doute bien jeune et vos parents ont peut-être des raisons sérieuses pour s'opposer à votre mariage avec ce jeune homme. Autrement, je ne vois pas pourquoi ils contrecarreraient vos projets. Attendez. Patientez. Sans doute vous destinent-ils à un autre et ont-ils de bonnes chances pour cela ?*

Elle ne m'aime pas

Follement amoureux d'une jeune fille, je constate avec amertume que je ne l'intéresse en aucune façon. Alors qu'avec tous les autres elle est aimable et souriante, elle ne fait jamais aucun cas de ma présence. Malgré cette attitude hostile, je fais de tout pour m'attirer ses sympathies. Croyez-vous qu'en persévérant je pourrais arriver à un résultat ?

● *Hélas ! non, mon pauvre ami, je ne pense pas du tout que vous réussirez à vous faire aimer de cette personne. A votre place, je tournerai carrément casaque sans plus insister. En persévérant, vous ne parviendrez qu'à vous rendre de plus en plus antipathique à votre dulcinée. Vous n'êtes pas son genre, voilà tout. Cela ne veut pas du tout dire que vous ne puissiez plaire beaucoup à une autre.*

Cruel dilemme

Un ami pour lequel j'ai une affection fraternelle est fiancé à une jeune fille qu'il aime éperdument. Il me confiait encore l'autre jour que si pour une raison ou pour une autre ses fiançailles devaient être rompues il en mourrait de chagrin. Cependant, mon cher Horatius, je sais pertinemment que cette jeune personne, qui n'a ni cœur ni esprit, et n'en veut qu'à l'argent de mon ami qui est très riche, est amoureuse d'un autre. Je les ai d'ailleurs surpris tous d'eux sans qu'ils ne m'aient vu, et par le plus pur des hasards, dans une allée perdue d'une banlieue du Caire. Tendrement enlacés, ils paraissaient filer le plus parfait amour. Rentré chez moi, je fus pris d'une véritable tourmente. Aviser mon ami ou le laisser à ses illusions ? C'est alors que j'ai songé à vous écrire pour vous demander quelle doit être mon attitude en pareille occurrence. Je me trouve bien perplexe et bien désemparé. Dans cette alternative, que dois-je faire ?

● *Certes, je conçois votre angoisse et je partage vos tourments. Devant un pareil dilemme, on craint toujours de faire un faux pas et de prendre une décision contraire à l'intérêt de personnes qui vous sont chères. Cependant, il me semble, qu'il est de votre devoir, pendant qu'il est temps encore, de préparer votre ami à une grosse déception. Prenez tous les ménagements qu'il faut, mais soyez assez habile pour en arriver à lui dire carrément que cette personne n'est pas faite pour lui, que mille et un indices vous ont convaincu qu'elle ne possède pas les qualités propres à une épouse et, finalement, mettez-le au courant de ce que vous savez. Il en éprouvera certes un très gros chagrin, mais mieux vaut souffrir aujourd'hui plutôt que de subir une vie de tourmente et d'inquiétude après. Ayez assez de doigté pour mener à bien une entreprise que j'avoue très ingrate.*

Lucile

● *Ne contrariez pas sans cesse votre mari pour un « oui » et pour un « non », et n'adoptez pas envers lui cette manière d'être agressive. Rien n'est plus désagréable pour un homme que de voir sa femme lui faire en public des remarques désobligeantes. Je suis certain qu'en adoptant une attitude faite de douceur, vous n'aurez plus à vous plaindre de scènes qui empoisonnent continuellement votre existence en ménage.*

Amoureuse de Tyrone

Vous allez vous ficher de moi, Horatius, mais je vous assure que je suis très sincère dans ce que je vais vous confier. Je suis amoureuse, mais amoureuse folle de Tyrone Power de qui je rêve presque chaque nuit. Je possède dans ma chambre une quantité de photos de lui et je trouve qu'ici aucun homme n'est digne d'être aimé. J'ai dix-huit ans et suis parfaitement équilibrée. Croyez-vous qu'on puisse être réellement amoureuse d'un acteur de cinéma ? Cependant c'est mon cas et croyez bien que je souffre de cette situation à laquelle je ne vois aucune issue.

● *Que voilà bien un rêve insensé de jeune fille ! Croyez bien, chère petite, que si l'élu de votre cœur se trouvait en votre présence vous seriez peut-être parfaitement déçue. Sans doute Tyrone Power possède un attrait physique incontestable, mais que connaissez-vous de lui ? Peut-être est-il l'homme le plus sot de la terre et, malgré ses charmes apparents, ne possède-t-il aucune des qualités propres à un séducteur. Ne vivez donc pas d'illusion, petite folle, et sachez voir la vie et les gens sous un jour plus concret.*

Mais tout cela n'est qu'enfantillages qui passeront bien vite, soyez-en sûre.

Georges P.

● *Qu'attendez-vous, mon pauvre ami, pour vous adresser au premier pharmacien venu ? Le traitement est des plus simples et la guérison certaine.*

Paramount (Jaffa)

● *Ecrivez donc directement aux principaux libraires de votre ville, qui vous donneront une liste des livres dont ils disposent et qui traitent du sujet qui vous intéresse. Je suis moi-même très peu compétent en la matière et ne peux vous être d'aucune utilité.*

HORATIUS

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

Au seuil du 4ème Hiver

« Nous avons commis une erreur, déclarait le chancelier Hitler au peuple allemand, au cours de l'hiver 1941. Nous nous étions trompés sur les formidables préparatifs de guerre de la Russie... »

Les conséquences de ces erreurs ont été capitales. Tout d'abord la guerre germano-russe a joué le rôle d'un immense facteur de diversion de la force de choc nazie, et en cela elle a évité aux nations alliées, à un moment où leurs préparatifs n'étaient certainement pas au point, des assauts qui eussent pu être décisifs. En second lieu, l'Allemagne n'ayant pu, contrairement à son attente, venir à bout aussi rapidement qu'elle le pensait du colosse soviétique, les Alliés, désormais à l'abri de la défaite, ont pu progressivement rattraper puis dépasser la puissance militaire allemande. Le décalage de forces qui existait voici à peine un an en faveur de l'Axe n'est plus maintenant qu'un mauvais souvenir. Ce sont les Alliés qui, à leur tour, parvenus au sommet de leur rendement, accroissent leur avance sur des adversaires dont l'économie de guerre, d'ailleurs de tout temps incomplète, n'est pas de taille à lutter avec la leur.

C'est qu'en effet cette guerre est plus que jamais une guerre de production. Dans l'incapacité d'annihiler comme elle se le proposait les armées russes, la Wehrmacht cherche maintenant à les paralyser en les privant de leurs richesses industrielles. L'objectif est notoirement moins ambitieux qu'il y a un an, lorsque les forces nazies déployaient de suprêmes mais vains efforts pour atteindre Moscou. Il est vrai qu'elles nourrissent toujours l'espoir d'obtenir une véritable décision militaire, mais il est évident qu'elles ne s'attendent pas en fait davantage qu'à détruire la puissance offensive de la Russie.

Quoi qu'il en soit, les succès qu'à grandes pertes les Allemands ont pu remporter dans le sud de la Russie ne sauraient nous faire illusion. Les nazis ont dressé contre eux un ennemi qui ne leur a causé que des déboires. Le terrain gagné au prix fort n'est qu'une nouvelle portion de territoire entièrement dévastée. Le résultat de cette abondante saignée ne tardera plus désormais : l'Allemagne aura bientôt à tenir deux fronts, avec des effectifs insuffisants pour un seul et une production irrémédiablement en régression.

Myron Taylor

A VISITÉ LE PAPE TROIS FOIS

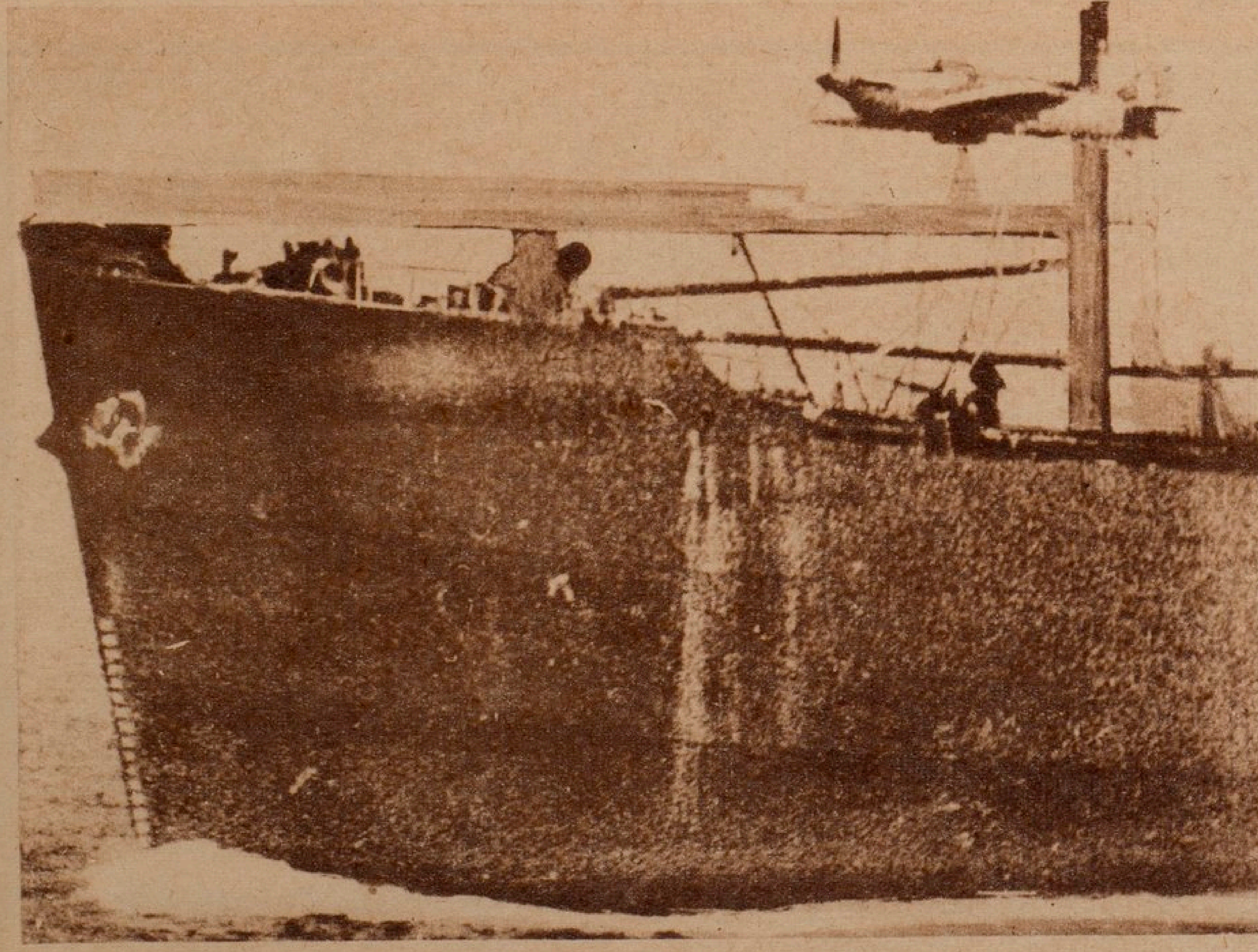
La semaine a été chargée, du point de vue diplomatique, pour le Vatican. Divers émissaires auraient été chargés de prendre contact avec le Saint-Père, avait-on dit de la part successivement de l'Italie, de l'Argentine et de l'Espagne. Ainsi que nous l'observions, d'ailleurs, ces « tentatives de paix » n'étaient que des « rumeurs de tentatives ». Pie XII a fait, il y a quelque temps, un appel à l'union de tous les peuples, en réponse à une adresse que lui avait envoyée l'épiscopat de l'Eglise catholique romaine d'Angleterre, mais c'est sur les relations du Vatican et de l'Amérique que s'est portée ces derniers jours l'attention mondiale.

On sait que les Etats-Unis n'ont pas d'ambassade auprès du Saint-Siège. Mais la liaison entre le chef de l'Eglise catholique et le Président américain est assurée depuis le début de la guerre par un envoyé personnel de M. Roosevelt. C'est M. Myron Taylor qui est chargé de représenter le Président auprès de Pie XII. Le Pape l'a reçu trois fois durant cette semaine.

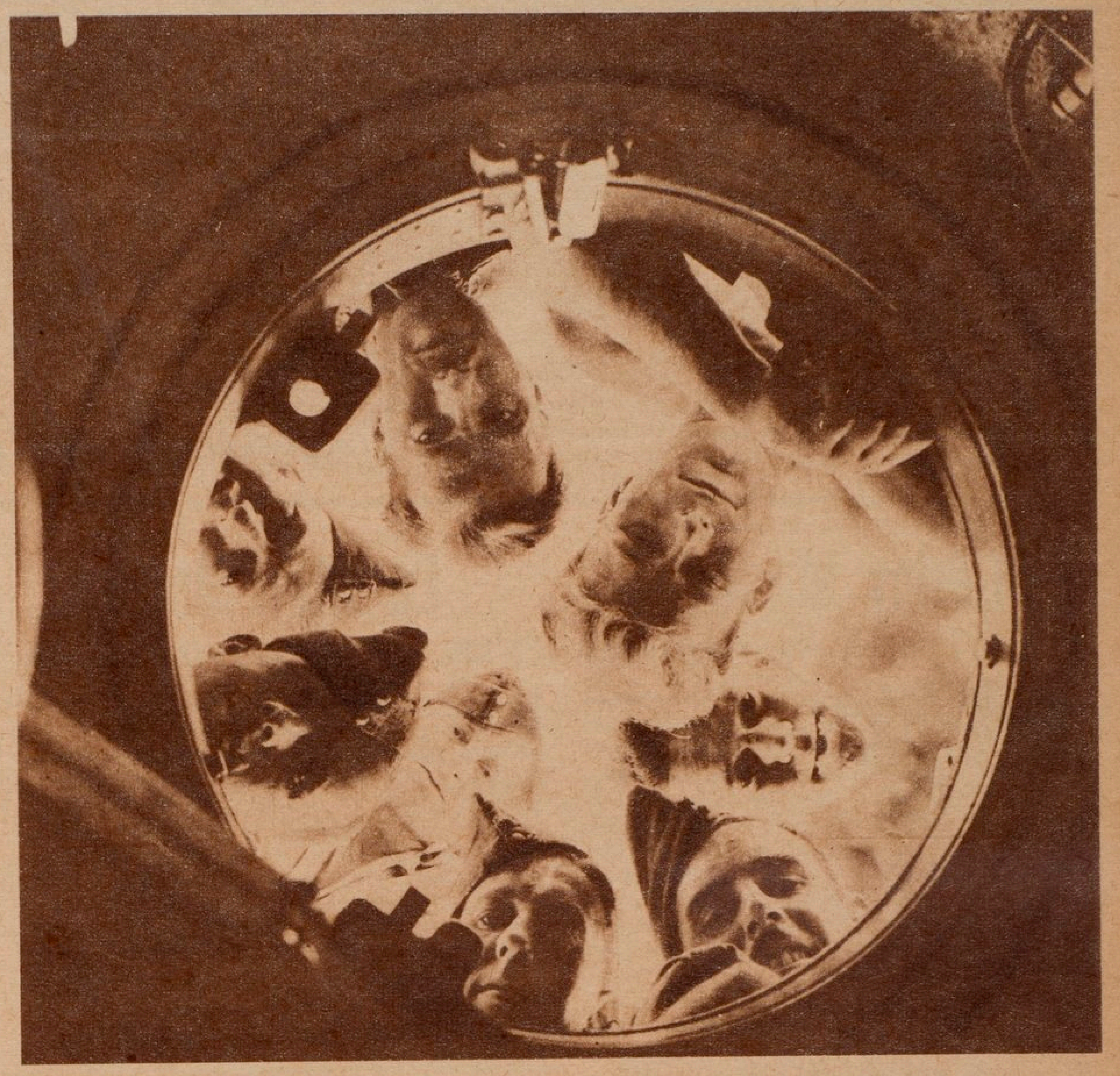
Cette longue audience a été très commentée. On a laissé entrevoir que des représentants officiels pourraient être échangés entre l'une et l'autre chancelleries. On a également fait courir le bruit que le Pape nommerait bientôt un cardinal américain. Quoi qu'il en soit au juste de ces hypothèses, elles tendent pareillement à démontrer l'importance du catholicisme en Amérique. Les fidèles de l'Eglise romaine sont très nombreux en effet aux Etats-Unis, et bien des missions catholiques à l'étranger sont confiées à des Américains : les plus vieilles terres de l'apostolat catholique — comme les Philippines — étaient américaines, il y a quelques mois encore. En dehors enfin de toutes ces considérations, la papauté joue aujourd'hui sur le plan international un rôle tel, que les Etats-Unis d'Amérique se doivent d'être présents à Rome.

Un mot pour finir sur M. Taylor lui-même.

Le délégué du président Roosevelt est une personnalité du monde catholique aux Etats-Unis. Millionnaire, il aurait pu rester tranquille dans sa demeure luxueuse en Amérique, ou, s'il préfère l'Europe, dans sa villa Schifanoia, près de Florence, où il a amassé des trésors d'art et où, jusqu'à la guerre, il passait les vacances avec sa femme. Mais Taylor voulait absolument servir. Depuis 1930, il s'était mis à la tête des organisations new-yorkaises pour l'aide aux chômeurs. Quand Roosevelt arriva au pouvoir, il lui servit de conseiller industriel. C'est à lui que la ville de New-York doit la librairie municipale la plus moderne du monde. Et il est intéressé, financièrement d'ailleurs autant que moralement, au Metropolitan Opera de cette ville ainsi qu'à l'Académie américaine de Rome. L'homme qui représente Roosevelt auprès de Pie XII est enfin directeur de la First National Bank de son pays et président de la U.S. Steel Corporation, le plus puissant trust métallurgique existant.



Un « Catafighter » se préparant à prendre son vol, du pont du navire marchand.



DES « GENERAL GRANT » DANS LE MOYEN-ORIENT

Des soldats des forces blindées britanniques, penchés sur la tourelle d'un « General Grant », écoutent attentivement les explications d'un instructeur.

Churchill, novateur

DANS LES ENGINS MILITAIRES

Quand, visitant récemment le front d'El Alamein, M. Churchill s'enquérait auprès des commandants d'unités de ce qui leur faisait défaut, sollicitait leurs suggestions, et surtout promettait de leur envoyer armes et munitions en quantités toujours croissantes, le Premier britannique ne faisait pas seulement sur le champ de bataille une tournée spectaculaire ou d'encouragement. Sans être ce qu'on appelle un expert, M. Churchill a fait la guerre, et, qui plus est, est initiateur de quelques innovations dont l'armée britannique et son pays lui restent reconnaissants. Il était donc fondé à parler technique avec les militaires du désert oriental.

On sait que Churchill a imposé les tanks à l'armée britannique et son pays lui restent re-été frappé par le fait que les tranchées arrêtaient dans leur marche les automobiles blindées. Chose curieuse : c'est à l'Amirauté que Churchill fit part des solutions qu'il suggérait et non au War Office. Il préconisait que les véhicules militaires fussent pourvus d'un système de planche métallique qui, projeté sur l'obstacle, leur en permît le franchissement. A l'époque, on parla beaucoup des « petites fantaisies de Winston ». Mais quand une commission les étudia sérieusement, il en résulta les engins qui sont devenus aujourd'hui parmi les plus efficaces.

Enfin, c'est M. Churchill qui eut l'idée, il y a un peu plus d'un an, de ces « Catafighters » (que l'on voit sur la photo publiée ci-contre), avions catapultés par les bateaux marchands, qui assurent la sécurité des convois maritimes, en patrouillant autour d'eux dans les régions éloignées, ne permettant pas aux avions partant des bases continentales de les protéger.

Cargos sous-marins

POUR RAVITAILLER LA RUSSIE ?

La menace qui plane sur le Caucase conduit les Alliés anglo-américains de la Russie à un nouvel examen des routes qui permettent l'envoi du matériel de guerre aux Soviets. Jusqu'à ces derniers temps, les fournitures de toutes sortes qui étaient destinées au front oriental étaient acheminées par les voies sud-nord qui, du golfe Persique, d'Iran et d'Irak, montaient vers la Russie en passant par le Caucase. Il est clair que l'arrivée des Allemands au point d'intersection de ces routes stratégiques risquerait d'interrompre le flot de ravitaillement allié. Les conséquences en seraient désastreuses, si ces chemins étaient les seuls par lesquels l'aide à la Russie pouvait se faire. En réalité, il existe une autre liaison possible entre les Anglo-Américains et les Russes : c'est celle que le Pôle Nord se chargerait éventuellement d'établir. Les routes arctiques, comme on les appelle, ont depuis longtemps leurs partisans.

Sir Hubert Wilkins est certainement un des Anglais qui les a le plus énergiquement prônées. Ce qui l'avait frappé d'abord, c'était le raccourcissement des distances entre continents qui résulte du passage par les régions polaires. Des îles Britanniques au Japon, la distance maritime à franchir est de 12.200 milles via le canal de Panama, et de 11.000 milles via Suez. Elle n'est que de 6.800 milles par l'Arctique. Six jours entiers sont ainsi gagnés sur un voyage aller-retour. Sur la praticabilité de cette route, Sir Hubert partageait l'opinion des explorateurs russes Nikolaï Zubov et Tarasov et celle du Norvégien Vilhjalmur Stefansson dont les missions polaires avaient obtenu des résultats concluants.

Mais beaucoup plus que d'un voyage pour ainsi dire scientifique, avec l'équipement extraordinaire que ce genre de randonnées implique, il rêvait d'une véritable ligne, d'un trafic organisé et permanent pour marchandises... par cargos sous-marins. Il avait même construit un bateau, cargo de 7.500 tonnes, qui « sous les glaces » devait se frayer avec son fret un chemin jusqu'à destination. L'idée de Sir Hubert Wilkins avait paru en 1931 digne d'un amateur. La réalisera-t-on aujourd'hui ? A défaut des passages transcaucasiens, les routes arctiques, marines et sous-marines, feraient arriver en Russie le matériel de guerre que ses alliés lui destinent.

UN OPTIMISTE

Un attaché à l'ambassade américaine de Lisbonne raconte cette histoire : Un petit homme timide se présente chez lui et lui demande en souriant : « Pouvez-vous me dire s'il y a une possibilité quelconque pour moi d'obtenir un visa pour votre merveilleux pays ? »

L'attaché, qui avait à faire face aux demandes insistantes d'une centaine de personnes qui avaient pris son bureau d'assaut, répondit rudement : « Impossible maintenant. Passez dans une dizaine d'années. » Alors le petit réfugié se dirigea vers la porte, s'arrêta, réfléchit et, se retournant soudain, demanda avec un sourire suave : « Préférez-vous que je passe le matin, ou bien l'après-midi ? »



L'OPTIMISTE ACHARNE, par Saroukhan

Lesley Mc Nair

INSTRUIT LES TROUPES AMÉRICAINES



Suivant les dernières statistiques, il y a aux Etats-Unis 23 millions d'hommes dont l'âge varie de 18 à 35 ans. A la fin de cette année, 4.500.000 d'entre eux seront déjà sous les armes, c'est-à-dire à l'entraînement ou au feu. Quel est l'homme auquel le président Roosevelt a confié la charge de les instruire ? Naturellement un soldat : le lieutenant général Lesley J. Mc Nair, et un soldat de métier, qui a trente-sept ans de carrière et qui a servi dans toutes les armes terrestres. Aux Etats-Unis, on l'appelle « le Pershing de cette guerre ». C'est aussi bien en compagnie de ce grand chef que Mc Nair a fait connaissance, en 1917, avec les champs de bataille d'Europe. Il l'avait attaché à ses quartiers généraux de Paris et de Chaumont. Revenu dans son pays, en 1918, il fut affecté à la direction de l'armée des Etats-Unis. Il profita de ce passage au département de la Guerre pour réorganiser l'artillerie. Cette arme restera sa préférée.

La guerre de 1939 avait surpris l'armée américaine en pleine réorganisation. Mais les choses n'allaient pas très vite. Mc Nair est nommé chef d'état-major général en juin 1941. On ne le vit pas souvent à Washington où ses bureaux occupent cependant de splendides bâtiments. Il estimait que plutôt de s'en remettre aux rapports, si précis qu'ils fussent, il devait prendre le plus de contact possible avec les hommes. Mc Nair installa véritablement son état-major dans un avion de quatorze places. Et c'est dans ce bureau volant qu'entouré de ses collaborateurs immédiats il travaille. Il n'est pas d'école, ni de camp, ni de caserne qu'il ne connaisse. Il n'est pas aux Etats-Unis une garnison ou une batterie côtière qu'il n'ait personnellement inspectée. Son armée, il l'a parfaitement en mains. Aux dernières grandes manœuvres de Louisiane, il s'est offert le luxe d'y faire participer 1.910.000 soldats, comprenant aussi bien des hommes d'active, des réservistes et des membres de la National Guard.

La Mer Morte

ET SON EXPLOITATION POUR LA GUERRE

Son nom est lugubre ; son histoire est tragique ; son abord offre un aspect de stérilité désolante ; sa vue est dantesque ; mais la « Mer Morte » est d'une utilité inappréciable.

Elle a une longueur de 77 kilomètres sur une largeur de 17. C'est plutôt un lac qu'une mer. Les noms les plus divers lui ont été donnés depuis l'antiquité : les Hébreux l'appelaient Mer de Sel et Mer d'Orient ; les Grecs : lac Asphaltite ; les Arabes : Mer de Loth (Bahr Loût) ; de nos jours, tout le monde est d'accord pour l'appeler mer Morte.

Dans sa partie nord, sa profondeur atteint 400 mètres, cependant que dans sa partie sud elle ne dépasse pas parfois 6 mètres. Son niveau est de 395 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Le Jourdain s'y jette, ainsi que d'autres rivières peu importantes.

Les recherches faites par les savants ne permettent plus, maintenant, d'accepter comme véridique le récit de la transformation de la vallée de Siddim en mer Morte, après la destruction de Sodome et de Gomorrhe. La mer Morte est de formation bien antérieure aux temps historiques.

La densité des eaux de cette mer est telle que le corps humain ne peut y plonger et qu'il est presque impossible de s'y noyer. Ces eaux contiennent en moyenne 25 % de matières solides, dont 7 % de chlorure de sodium, ou sel marin, et de chlorure de magnésium. La richesse en bronze croît avec la profondeur et atteint, au fond, 7 grammes par kilogramme d'eau. Les Grecs l'appelèrent « lac Asphaltite » à cause des masses bitumineuses qui nagent à la surface. Dans les environs de la mer Morte, les calcaires sont si riches en bitume qu'ils brûlent comme du bois et que les Arabes s'en servent pour les feux de campements. Sur les bords de la mer, les sources thermales sont nombreuses, et pour la plupart sulfureuses.

Dans les eaux de ce lac intérieur, toute vie est impossible et on n'y peut trouver aucun animal marin. Les poissons et les coquillages qui y sont entraînés par le Jourdain y meurent rapidement et flottent à la surface, servant ainsi de pâture aux oiseaux d'une variété exceptionnelle qui foisonnent dans les parages.

Il y a quelques années, une société fut fondée en Palestine pour l'exploitation de la mer Morte et l'extraction de toutes les matières industrielles de ses eaux uniques par leur composition. Depuis le début de la guerre, les travaux d'extraction se sont intensifiés. On retire maintenant, de la mer Morte, du bitume, de l'asphalte, du sel, du chlorure de magnésium, des phosphates, des bromures, etc...

«LE CŒUR POURPRE»

sera décerné à tout Américain tué au blessé à l'ennemi

Le gouvernement américain vient de décider que tout soldat blessé ou tué à l'ennemi aurait droit à la décoration « Le cœur pourpre ».

De toutes les décorations d'outre-Atlantique, celle du « Purple Heart » (Cœur Pourpre) a l'origine la plus curieuse. Instituée par le général George Washington lui-même au cours de la Révolution américaine, elle était alors connue sous le nom d'insigne du Mérite militaire. L'un des premiers insignes, un cœur de soie violette, brodé de galons et entouré de dentelles, a été conservé.

Trois sergents de la Révolution américaine, Elijah Churchill, William Brown et Daniel Bissel, ont eu l'honneur d'être les trois premiers héros américains à être décorés de « Cœur pourpre ».

Pendant un siècle et demi, cet insigne fut relégué dans l'oubli. Il ne fut rétabli qu'en 1932, à l'occasion de la commémoration du deuxième centenaire de naissance de George Washington. Aujourd'hui un cœur en or remplace la soie violette et le buste de Washington se détache en relief sur un fond d'émail violet.

Cette marque de distinction est réservée aujourd'hui aux hommes blessés ou tués à l'ennemi. Des agrafes distinctives s'ajoutent à cette médaille pour de nouvelles blessures au cours d'actions militaires.

La guerre du «blitz»

EST FINIE

En 1942, des campagnes de « blitz » pourront encore amener des victoires sur des secteurs déterminés du champ de bataille. Mais ce n'est plus un coup de surprise qui entraînera la décision finale. C'est que la guerre s'est étendue au monde entier et que, par conséquent, il s'agit d'une mobilisation générale de toutes les ressources matérielles de chaque côté. La question économique, si elle ne prime pas la militaire, s'est révélée de la même importance. Gagnera la nation qui tiendra le coup plus longtemps que son adversaire.

Le ministre des Finances du Reich, le comte Schwerin Krosigk, évalue à 110 ou 115 billions de marks le revenu national allemand. De ces 115 billions, 55 billions de marks sont dépensés à des travaux directement militaires. Le reste sert à faire fonctionner les rouages divers de l'Etat. Si la production de l'Allemagne proprement dite n'a pas augmenté, l'incorporation au Reich de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne a notablement accru les possibilités de son rendement industriel. En admettant les chiffres avancés par le ministre allemand, le Reich dépenserait — après neuf ans d'effort de guerre nazi — moins de 50 % de son revenu national annuel pour sa machine de guerre.

Et en Amérique ?

Le réarmement des Etats-Unis n'a pratiquement commencé que depuis deux ans environ. Le président Roosevelt avait fixé le chiffre des dépenses militaires pour l'exercice clos le 30 juin 1942 à 26 billions de dollars. De 9 billions qu'elles étaient pendant le second semestre de 1941, les dépenses ont atteint 17 billions pour les six premiers mois de 1942, ce qui fait une moyenne approximative de trois billions par mois. Elles dépassent désormais les six billions (moyenne mensuelle). L'Amérique a subi un développement formidable. Elle était déjà outillée pour une production industrielle à une échelle gigantesque. Maintenant qu'elle est engagée dans le conflit, ce sont toutes ses ressources, ce sont toutes ses énergies disponibles qu'elle engage dans la guerre.

MOBILISATION GENERALE AU BRESIL

On a trop tendance, lorsqu'on parle des ressources que le Brésil peut engager dans la guerre, à ne considérer que la puissance industrielle de ce pays, au détriment pour ainsi dire de son « potentiel humain ». En d'autres termes, à force d'énumérer les richesses du sol et du sous-sol brésiliens, on finit par donner l'impression que ce pays ne gagnera la bataille éventuellement que parce qu'il dispose de matières premières. Cette impression est fausse parce qu'elle ne tient pas le compte qu'il faut des forces armées, proprement dites, du Brésil. On n'a pas assez dit en effet, semble-t-il, ce que représentent ses troupes actuelles en effectifs et en armement, et ce que donnera la mobilisation générale qui a été récemment proclamée dans ce pays. Une intéressante déclaration a été faite cette semaine à Rio de Janeiro. Le Brésil disposera d'une armée de 5.000.000 d'hommes. C'est-à-dire qu'il se met immédiatement à l'échelle des puissances militaires d'Europe : le Brésil a en effet 45.000.000 d'habitants.

Pour mesurer l'effort qu'il va accomplir dans ce domaine, jetons un coup d'œil sur l'état de ses armées de terre, de l'air et de mer au moment où il s'est engagé dans le conflit.

Le Brésil disposait de la plus grande *armée* en Amérique latine. Elle comptait 110.000 officiers et soldats en service actif et 250.000 réservistes. C'est une force bien entraînée, avec un bon moral. Le Brésil avait demandé à Krupp de lui fournir du matériel de guerre en 1938. Nous ne savons s'il l'a reçu, le blocus allié ayant été établi une année plus tard. Mais actuellement ce sont les Etats-Unis qui prennent sur eux de le ravitailler.

Son *aviation* comprenait 200 appareils. Même observation : la production américaine le rééquipe. Pendant de longues années, l'entraînement de l'armée brésilienne a été confié à une mission militaire française dont le premier chef n'était autre que le général Gamelin. Mais une mission américaine l'a remplacée en 1934.

Voici enfin pour la *marine*. Le Brésil dispose de :

4 grosses unités (croiseurs cuirassés)
15 torpilleurs
4 sous-marins

et un certain nombre de bateaux auxiliaires et de petite tonnage.



Au cours de manœuvres, des soldats brésiliens prêts à l'action observent le mouvement des avions ennemis.

TIMOCHENKO, LE MAGICIEN DE STALINGRAD



Il demeura dans l'ombre jusqu'au 8 mai 1940, date à laquelle Staline le nomma Commissaire du Peuple à la Défense. Aujourd'hui, il est l'idole de l'Union Soviétique.

Après avoir reçu une instruction rudimentaire dans une école de village, il fut enrôlé dans l'armée impériale et combattit les Allemands au cours de la dernière guerre. Mais en 1917, la révolution éclata dans les rangs de l'armée, et Timochenko, conquis par la doctrine de Lénine, se rallia aux Rouges. En 1918, il se joignit au premier détachement de la mer Noire, une organisation de guerilleros qui opérait à travers la Crimée. Pendant des mois, il combattit avec courage et ténacité, effectuant de folles attaques contre les Cosaques du Don. Mais après une défaite qu'essuya son régiment, il se réfugia à Tsaritsyn.

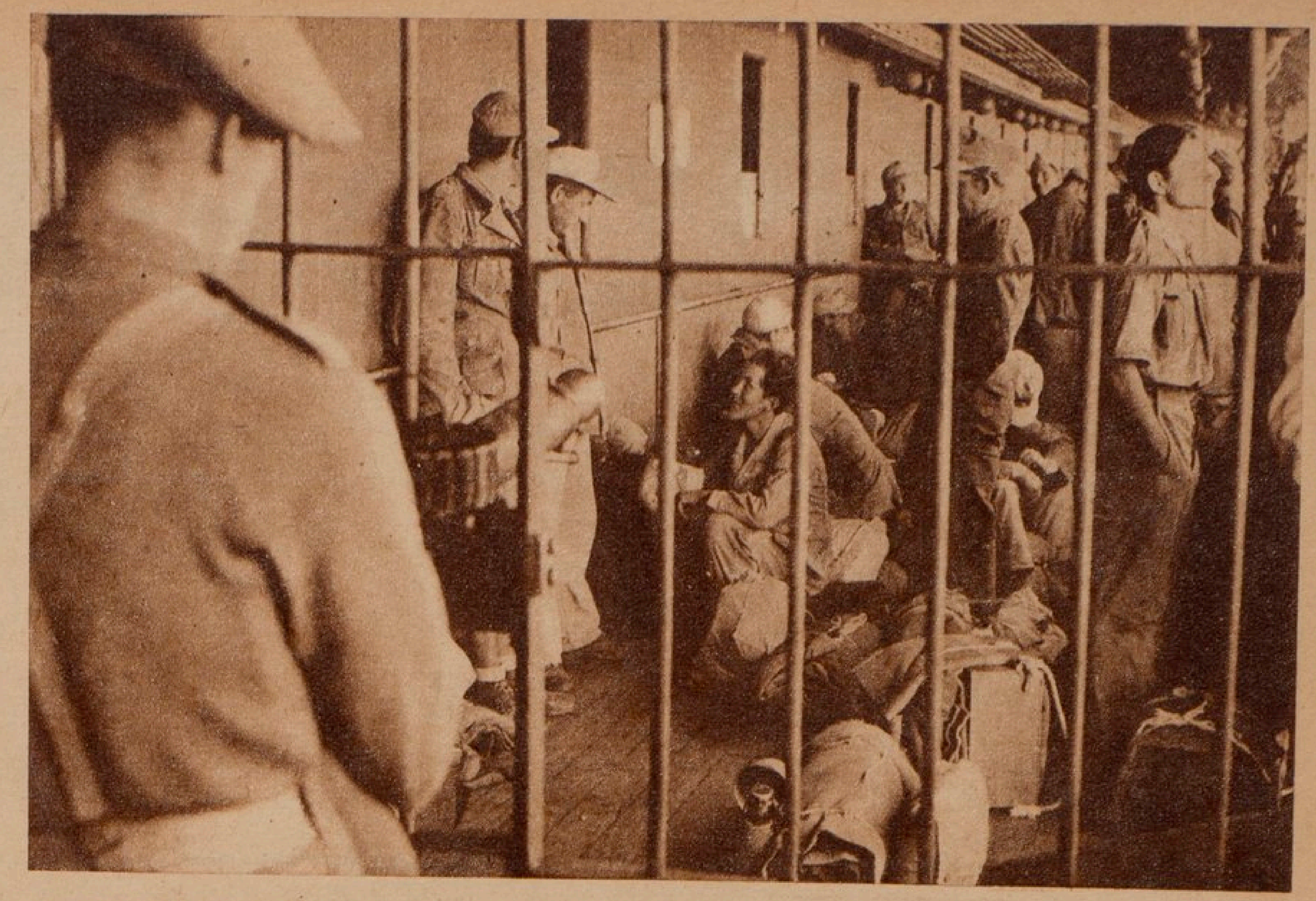
C'est dans cette ville, qui devait plus tard s'appeler Stalingrad et devenir le théâtre de ses exploits les plus remarquables, que Timochenko fit la connaissance d'un petit fonctionnaire géorgien, d'un mécanicien russe et d'un cavalier cosaque, qui s'appelaient respectivement Staline, Vorochilov, Boudienny. Ces quatre hommes devaient un jour devenir les dirigeants d'un peuple de plus de 180 millions. Cette amitié résista à toutes les épreuves, pendant plus de vingt-deux ans. Elle passa intacte à travers la guerre civile, les luttes fratricides du parti, les dissensions, les guerres.

Le premier « miracle » de Timochenko fut la rupture de la fameuse ligne Mannerheim. Pendant que l'armée rouge, bloquée dans les glaces du Nord, était immobilisée face aux puissantes défenses finlandaises, Staline envoya son vieil ami à Léningrad, investi du pouvoir de commandement suprême des opérations contre la Finlande. De concert avec Shaposhnikov et Kulik, Timochenko mit au point une stratégie inédite. Derrière les lignes soviétiques, il fit construire une réplique exacte de la ligne Mannerheim. Pendant des semaines, il lança ses hommes contre cette ligne fantoche, leur faisant répéter inlassablement toutes les phases de l'attaque. Finalement, il jugea le moment venu, et donna l'ordre de l'assaut véritable. Les soldats soviétiques, qui avaient appris, grâce à Timochenko, à prendre de force toutes les positions de la ligne ennemie, réussirent en un élan irrésistible à bousculer toutes les défenses finlandaises. Cet exploit demeura secret pendant plusieurs semaines. Puis, dans la soirée du 7 mai 1940, à l'occasion de l'anniversaire de Tchaïkovsky, Timochenko apparut dans la loge de Staline à l'Opéra de Moscou. Le lendemain, tous les journaux de l'U.R.S.S. publiaient en première page les exploits de l'ex-paysan bessarabien. Timochenko fut élevé à l'honneur suprême de « Héros de la Russie Soviétique » et reçut son bâton de maréchal.

Mais le nouveau maréchal ne pouvait dormir sur ses lauriers. La menace allemande se faisait tous les jours plus précise à l'ouest, et il fallait à tout prix parfaire l'entraînement des forces soviétiques. C'est à cette tâche que s'attela Timochenko, s'occupant personnellement du recrutement des nouveaux soldats, de leur instruction, de leur entraînement. Lorsque Hitler déclencha son attaque, Staline fit appel à ses anciens amis de Tsaritsyn : Timochenko, Vorochilov et Boudienny. Au premier, incomba la tâche de défendre Moscou. Non seulement il barra la route de la capitale aux envahisseurs, mais il les repoussa sur une grande étendue de territoire, les harcelant pendant les terribles mois d'hiver.

Mais c'est à l'heure actuelle que Timochenko livre ses combats les plus importants. Dans Tsaritsyn, aujourd'hui Stalingrad, assiégée de toutes parts, martelée par l'artillerie lourde et l'aviation ennemie, les soldats de l'armée rouge combattent comme des lions, et contiennent un ennemi puissant et supérieurement armé. L'âme de cette résistance, le maréchal Timochenko, avec sa carrure massive, son crâne complètement chauve, dirige les opérations, accomplit des miracles avec un calme impressionnant.

Stalingrad tient toujours, animée du souffle d'héroïsme que lui communique son magicien, le maréchal Timochenko.



PRISONNIERS NAZIS EN ROUTE POUR LE CANADA

Parmi les nombreux prisonniers capturés dans la campagne de Libye, un certain nombre furent dirigés vers les Dominions britanniques où ils seront détenus jusqu'à la fin des hostilités. Voici un groupe de prisonniers sur le pont du bateau qui les emmène vers le Canada.

Les décorations

DANS LA R.A.F.

La presse publie à des intervalles plus ou moins réguliers des noms d'officiers ou d'hommes de la R.A.F. auxquels Sa Majesté le Roi George a daigné conférer des décorations. Mais dans quelles conditions ces distinctions sont-elles accordées, et combien d'aviateurs en ont-ils été l'objet depuis le début de la guerre ? Une statistique s'arrête forcément à une date donnée. Voici donc quelques indications qui portent jusqu'en juin 1942 seulement : Victoria Cross : 9 ; D.S.O. : 119 ; D.F.C. : 133 ; Military Cross : 11 ; Military Medal : 41 ; O.B.E. (au titre militaire) : 145, pour se limiter aux principales décorations. Il y a des règles à leur octroi et qui, pour n'être pas codifiées, s'imposent avec la plus grande des rigueurs.

M. Charles Graves, auquel nous devons ces détails, avoue dans « The Sphere » qu'il s'était fait quelques illusions à ce sujet. Il pensait qu'un pilote était sûr de sa Distinguished Flying Cross, après sept victoires « confirmées » — c'est-à-dire après qu'il ait abattu sept appareils. S'il en abattait sept autres après, une palme se serait ajoutée à sa D.F.C. Au vingtième avion descendu, il obtenait — pensait toujours M. Graves — la D.S.O. De même, il supposait qu'un sergent de la R.A.F. était tout désigné pour la D.F.M. (Distinguished Flying Medal), après six « confirmations ».

Ce sont des conceptions erronées.

Le ministère de l'Air n'a pas de barèmes écrits qui lui permettent, après un nombre déterminé de performances, de soumettre à S.M. le Roi des propositions en faveur de ses « as ». La D.S.O., par exemple, est accordée pour des services distingués au feu, ou dans des conditions équivalentes à celles d'une participation effective à la bataille. La D.F.C. et la D.F.M. sont octroyées pour des actes d'une valeur exceptionnelle : manifestations de courage surhumain ou exécution des ordres jusqu'à l'héroïsme, dans des opérations actives contre l'ennemi. La Military Cross et la Military Medal récompensent les prouesses chevaleresques, face à l'ennemi, mais sur terre ferme. (La George Cross et la George Medal sont données pour les mêmes actions d'éclat, mais pas face à l'ennemi.)

Le bruit avait couru que les décorations pouvaient être portées par les fils des héros. Il n'en est rien. Lorsque les décorations sont octroyées à titre posthume, elles sont effectivement remises aux plus proches parents des aviateurs décédés — mais rien n'autorise ceux-là à les porter.

La Finlande

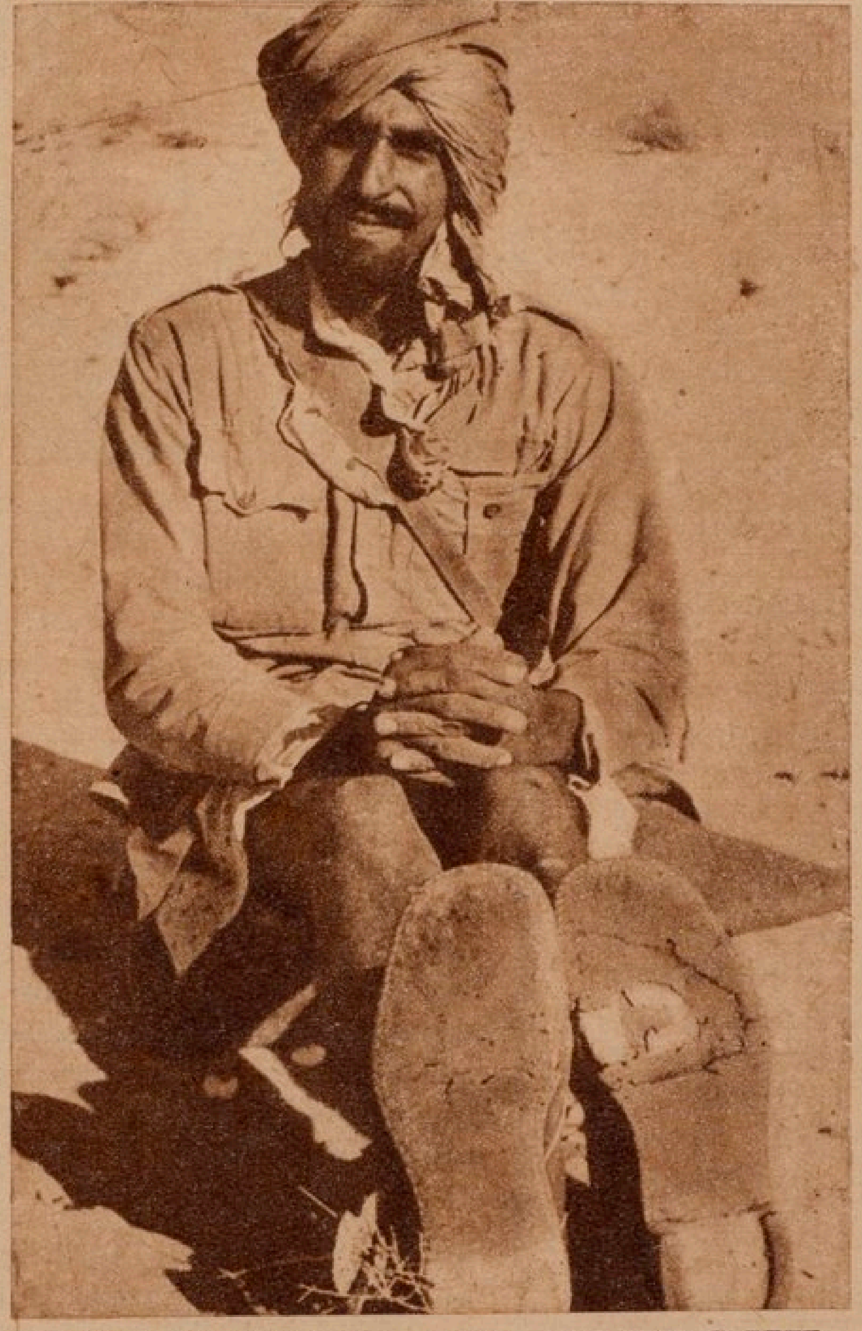
VEUT LA PAIX

Bien curieuse est l'évolution de la politique finlandaise au cours de ces vingt dernières années, mais plus curieux depuis un an est encore le changement qui s'est opéré dans l'attitude des puissances à l'égard de ce petit pays. Puissance baltique, la Finlande se trouve géographiquement resserrée entre la Suède à l'Ouest et la Russie à l'Est. Son histoire se résume dans les luttes qu'elle a eu à entreprendre pour se préserver de l'une et l'autre tutelles. La géographie commande en effet le destin des peuples, et les voisins de la Finlande ont trouvé sur son sol comme, c'était à prévoir, un champ idéal pour leurs influences en lutte. Avec la Suède, la Finlande vivait définitivement en paix. Ses relations avec les Soviets ont subi de nombreuses vicissitudes. Elles ont marqué leur point culminant depuis deux ans : Russes et Finlandais se battent pour la seconde fois.

On évoque ce passé tout proche à propos des déclarations qu'on attribue cette semaine à M. Procope, ministre de Finlande à Washington, et des commentaires qu'elles soulèvent.

Bien qu'alliés de la Russie soviétique, les Etats-Unis n'ont pas rompu leurs relations diplomatiques avec la Finlande. Cette petite république compte en effet de nombreuses amitiés outre-Atlantique. De nombreux Finlandais, aussi bien, se sont installés en Amérique et y ont fait souche. L'influence des « colonies » émigrées a toujours été très forte aux Etats-Unis : ainsi par exemple pour l'Irlande. De leur côté, les Finlandais de la métropole ont toujours veillé à maintenir d'excellentes relations avec les Etats-Unis. Ils ont scrupuleusement payé toutes leurs dettes de la dernière guerre. Enfin, la mystique, si l'on peut dire, s'en est mêlée. Ces hommes, qui ne sont qu'une poignée, et qui veulent à tout prix conserver leur indépendance dans les neiges, et qui, plus que sur leur courage et leurs armes, comptent sur Dieu pour les défendre : « Notre Dieu est une forteresse solide » — ces hommes-là commandent incontestablement la sympathie.

Que les Finlandais essaient d'utiliser leurs atouts à l'heure où M. Willkie est à Moscou, il n'y a aucun double jeu de leur part en l'occurrence. Quel est à leur place le peuple qui n'en ferait pas autant ?



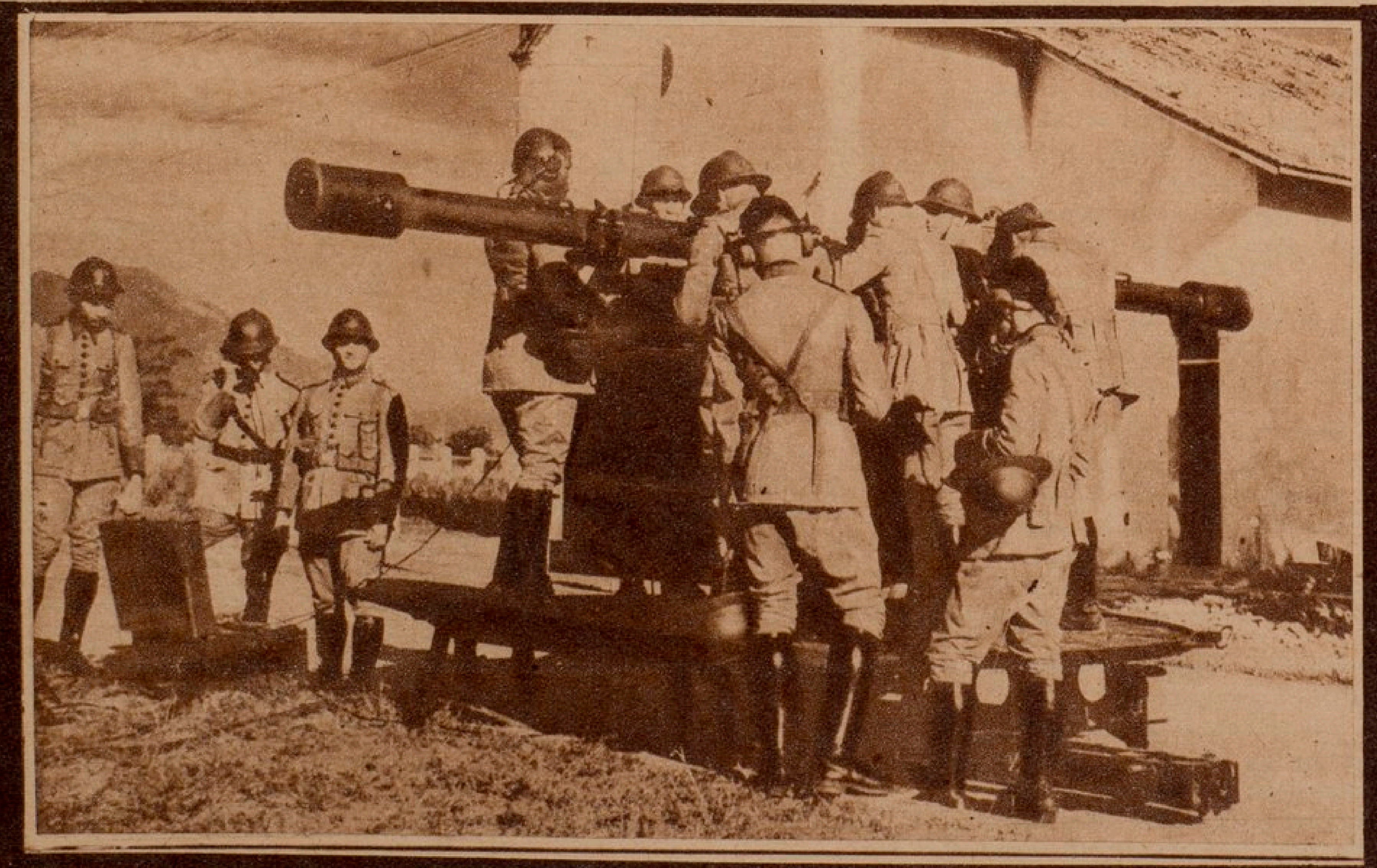
UN EVADE DE TOBROUK

Trompant la surveillance de leurs gardiens, quatre soldats hindous ont récemment quitté Tobrouk et, après un voyage de 650 kilomètres, effectué à travers le désert, ils sont parvenus à rejoindre les lignes anglaises. Notre photo représente l'un des rescapés.

Toutes les torpilles qui manquent leur objectif coulent au fond de la mer, et leurs moteurs s'arrêtent. C'est tantôt leur propre poids qui les entraîne au fond, tantôt un dispositif spécial.

Ainsi, les belligérants évitent de laisser à fleur d'eau des projectiles extrêmement dangereux qui pourraient heurter et détruire des navires amis.

(Collier's)



Les troupes brésiliennes s'entraînent à toutes les formes de la guerre moderne. Voici quelques soldats se livrant à des exercices de tir anti-aérien.



Le président du Brésil, Getulio Vargas, discute, au cours de manœuvres, avec le général Almerio de Moura.

3 ANNÉES DE GUERRE-ÉCLAIR

par **GERAUD JOUVE**

Ancien correspondant en chef de l'Agence Havas à Berlin

●

J'arrive d'Istanbul, un des rares points du globe où les belligérants s'affrontent encore avec des moyens pacifiques, où affluent les renseignements venant du Reich, des Balkans, de l'Europe occupée.

Une des grandes préoccupations des axistes, à mon départ d'Istanbul, était de connaître les effectifs américains engagés dans le Proche-Orient ainsi que le rythme des arrivées des contingents américains. Ce souci d'information laisse bien à penser que la question est jugée sérieuse à Berlin.

Sur l'Allemagne elle-même, on ne peut jamais prétendre être bien renseigné, même si les informations affluaient librement. La baisse certaine du moral allemand, constatée par tous les observateurs neutres, ne doit pas être surfaite. Le régime nazi a réussi à persuader les Allemands que c'est la vie et le sort personnel de chacun d'eux qui sont engagés dans cette guerre et que la vengeance des Alliés, en cas d'une défaite nazie, s'exercerait indifféremment contre tous les Allemands. Les chefs nazis savaient ce qu'ils faisaient lorsqu'ils multipliaient, à travers toute l'Europe, des actes de cruauté et de répression. Au fond, ce que Hitler a cherché et cherche encore, c'est de cimenter la communauté de destin entre le peuple allemand et son régime. Les fusillades d'otages, les représailles dans tous les pays opprimés ne sont pas seulement, comme on est trop tenté de le croire, une précaution terrible contre un éventuel danger de soulèvement en Europe. Hitler voit plus loin ; il se dit que les Allemands, rendus ainsi solidaires de ses actes, le suivront jusqu'au bout par peur des représailles alliées, et que tous les Allemands le suivront d'autant plus aveuglément que ceux-ci auront été plus patents.

« LA VICTOIRE OU LA MORT »

Ce que j'avance ici n'est pas une simple vue de l'esprit ; on peut en trouver la confirmation immédiate dans la série des articles écrits par Gœbbels dans la revue hebdomadaire « Das Reich ». Selon la « Donauzeitung » du 30 août, qui commentait le quatrième anniversaire de la guerre-éclair voulue par les nazis, chaque Allemand doit se dire : « Toi ou moi — la victoire ou la mort. Il n'y a pas d'autre alternative ». « Aucun Allemand, poursuivait ce journal, n'est surpris de voir que le jour du jugement dernier paraît être arrivé et qu'une guerre de proportions apocalyptiques tend à sa décision. »

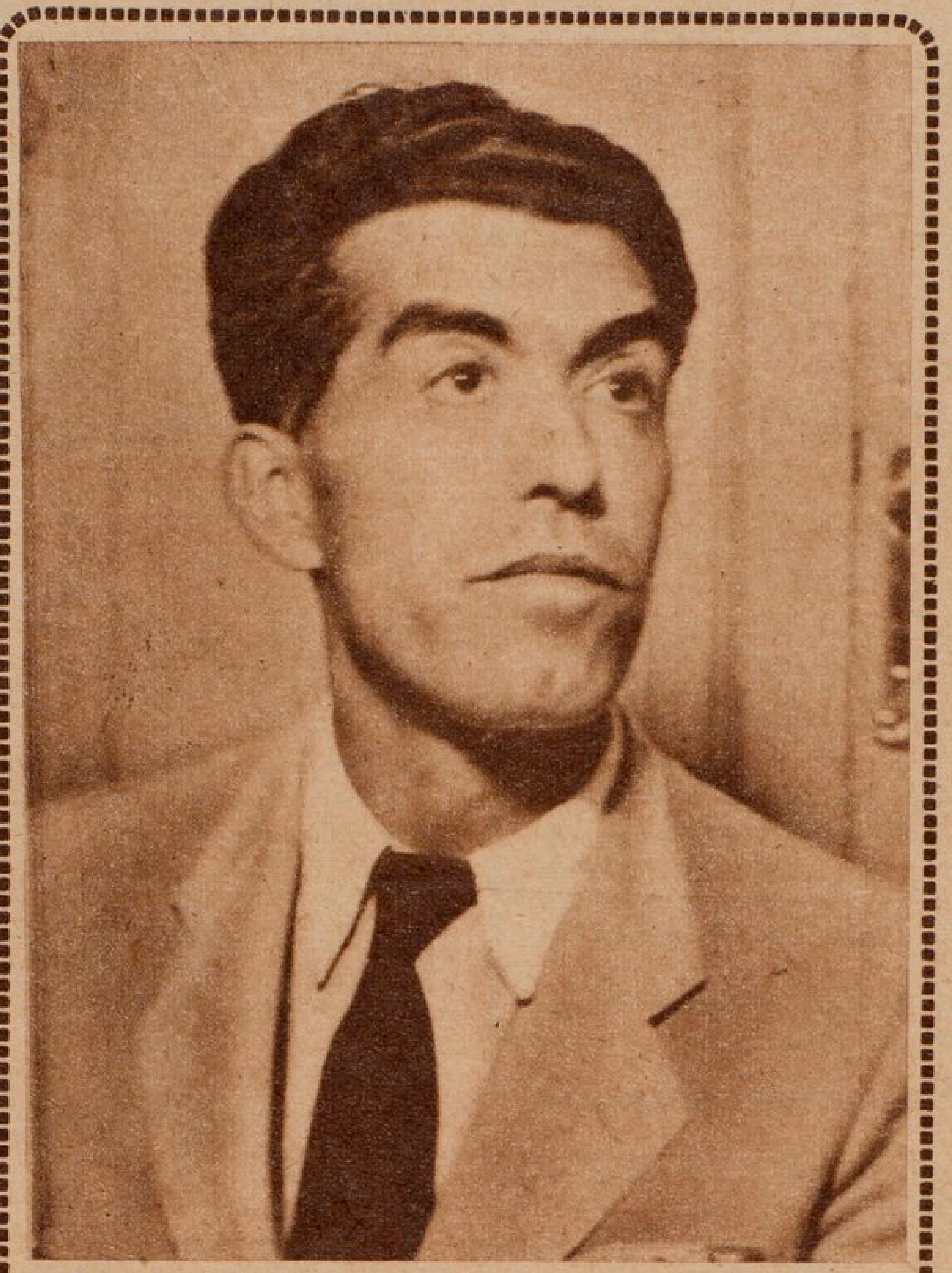
Le désespoir est devenu la marque authentique de la propagande intérieure nazie.

La baisse du moral va de pair, jusqu'à un certain point, avec les difficultés croissantes des conditions de vie en Allemagne. Mais encore, comme pour le moral, il ne faut pas en exagérer les conséquences. En général, les informations qui arrivent d'Allemagne sont transmises par des milieux d'affaires, eux-mêmes en relations en Allemagne, avec des industriels et des commerçants qui ont toujours manifesté envers le régime nazi une certaine désaffection, ou du moins une certaine réserve. Ces milieux sont, aujourd'hui, volontiers défaitistes et leurs appréciations doivent être interprétées. J'aurais tendance, quant à moi, à tenir davantage compte des informations récentes qui me sont parvenues sur le moral et la condition matérielle des masses ouvrières. Ici commence à se faire jour un singulier argument, gros de conséquences. On sait généralement que la vie est devenue difficile et que, par exemple, au début de juin, les pommes de terre ont totalement manqué dans la plupart des grandes villes allemandes, alors que les légumes verts y étaient aussi introuvables. Répondant à la propagande du docteur Gœbbels, les ouvriers allemands commencent à dire : « Que peut-il nous arriver de pire que ce que nous supportons actuellement ? Les Alliés vainqueurs en 1918 n'ont pas détruit l'Allemagne ni massacré tous les Allemands. Nous en avons assez de cette vie. La défaite de l'Allemagne ne peut guère aggraver nos conditions actuelles de vie. »

Si ce sentiment de découragement contre lequel Gœbbels essaie de réagir en exaltant la responsabilité collective des Allemands devant les Alliés venait à se répandre en Allemagne, l'effondrement de 1918 redeviendrait possible. Mais, pour le préparer, il faut que les Alliés multiplient les raids massifs sur les grands centres allemands. Toutes les informations parvenant d'Allemagne confirment la peur que fait peser là-bas la menace de ces raids, surtout à la veille de la mauvaise saison. 250.000 sans abris à Cologne seulement, cela constitue un problème grave en hiver. Le transport de ces masses vers d'autres villes encore épargnées par la R.A.F. s'est accompli lentement, au cours de plusieurs semaines, et, malgré l'emploi massif des bateaux de plaisance du Rhin, les chemins de fer allemands, déjà si surchargés, ont dû faire face, à Cologne, à une nouvelle tâche écrasante. Les raids massifs désorganisent les transports, démoralisent la population et font sentir aux Allemands la supériorité matérielle croissante des Alliés. Or, malgré tout l'idéalisme qui s'étale dans la philosophie allemande, l'homme allemand est un pragmatiste, affligé d'un respect religieux des faits. On lui a dit que la Luftwaffe serait toujours supérieure aux aviations adverses réunies et il l'a cru tant qu'il n'était pas bombardé. Maintenant, il ne le croit plus et le découragement se glisse dans son cœur.

TERRIFIANTS CATACLYSMES

J'ai parlé à divers témoins venant notamment de Dusseldorf, de Brême, de Hambourg, de Lubeck, villes éprouvées par les raids effectués jusqu'à la fin de juillet. L'un d'eux, un Allemand de Hambourg, me disait que ce n'était plus un bombardement, mais un cataclysme ébranlant le sol à la manière d'un tremblement de terre. Il me décrivait l'effet d'une bombe de 1.800 kilos tombée dans son quartier et qui avait littéralement soufflé 17 grands immeubles dont une caserne de SS et un observatoire. Il assurait que la déflagration était surtout dangereuse par le choc en retour, lorsque l'air qui avait été chassé par l'explosion revenait, avec la violence d'un cyclone, remplir le trou d'air provoqué par la déflagration, suçant tous les immeubles déjà ébranlés par le passage de la première vague. On pourrait multiplier les récits de témoins, mais ce qui en ressort surtout, c'est le découragement foncier des Allemands devant la constatation univoque d'une supériorité matérielle de l'adversaire. Il faut retenir aussi l'aveu de l'aggravation de la crise des transports.



Nulle nomination ne pouvait être plus heureuse que celle de M. Géraud Jouve à la direction du nouveau poste, maintenant achevé, de Radio-Brazzaville, principale station de radiodiffusion de la France Combattante. De passage au Caire pour un bref séjour, cet éminent journaliste français, grand spécialiste des affaires européennes et notamment allemandes, a bien voulu écrire pour « Images » un article où, résumant ses impressions sur la situation actuelle, il nous livre, au seuil du quatrième hiver de guerre, ses raisons de croire. C'est là, de la part d'un homme qui connaît à fond l'Allemagne pour y avoir longtemps séjourné et été au sommet de la filière de ce qui fut l'importante Agence française Havas, un témoignage d'une haute valeur probante. Nos lecteurs y verront sur quels solides éléments se fonde ce que M. Jouve lui-même appelle un « optimisme raisonné ».

Né à Trizac, village de la Haute-Auvergne à 1.100 mètres d'altitude, le 5 juillet 1901, Géraud Jouve est le huitième et dernier enfant d'une famille strictement paysanne. Orphelin de père et de mère à trois ans, il bénéficie d'une bourse au collège de Mauriac. Bachelier en 1919, il se rend en Alsace-Lorraine pour apprendre l'allemand et fait, dès ce moment, de fréquentes randonnées à pied en Allemagne, soit dans la vallée de la Moselle jusqu'à Coblence en partant de Metz, soit dans la forêt Noire ou la vallée du Rhin en partant de Strasbourg.

Il étudie la philologie germanique à Strasbourg et est agrégé d'allemand en 1929. Passant ensuite un an à l'Institut français de Berlin, il étudie l'économie politique avec les professeurs Werner Sombart (décédé), Julius Wolf, etc. Il prépare une thèse sur « Les aspects sociaux de la rationalisation industrielle en Allemagne », et travaille à cette occasion avec des groupes d'ingénieurs allemands qui étudient spécialement la dispersion des ateliers des grandes usines de montage.

Il a lutté pour la collaboration avec l'Allemagne démocrate jusqu'en 1931, organisant des voyages de professeurs et d'étudiants français en Allemagne.

Rentré en 1931 au bureau berlinois de l'Agence Havas, il quitte Berlin en décembre de la même année pour occuper le poste de correspondant de l'Agence Havas à Budapest, puis à Varsovie. Après un séjour de quelques mois à la direction de l'Agence Havas à Paris, il est appelé comme correspondant en chef à Berlin où il reste jusqu'à la déclaration de la guerre.

Il organise ensuite le bureau de l'Agence Havas à Amsterdam, où il reste jusqu'à l'invasion de la Hollande, réussissant à gagner l'Angleterre après la capitulation de l'armée hollandaise, le 16 mai. Il est envoyé fin mai 1940 comme correspondant en chef pour les Balkans avec siège à Bucarest, se rallie immédiatement au général de Gaulle et gagne Istanbul lorsque les troupes allemandes et la Gestapo entrent en Roumanie. Depuis, il a été correspondant de l'Agence Française Indépendante en Turquie.

Ces deux conséquences se trouveront amplifiées par la mauvaise saison qui vient et qui permettra, grâce aux nuits plus longues et à la production croissante des Alliés, des bombardements plus étendus et plus fréquents.

Si l'on ajoute à cela les conséquences déjà manifestes de la deuxième campagne de Russie, on ne peut se défendre d'un optimisme raisonné. On connaît le problème ardu qui se posait à Hitler au printemps 1942. Il avait le choix entre deux solutions. Il pouvait sacrifier la production de guerre en mobilisant les ouvriers pour remplir les vides creusés dans ses armées par la première campagne de Russie (environ trois millions d'hommes hors de combat). Il pouvait sacrifier les effectifs pour maintenir la production. Il se dit qu'il pourrait continuer la guerre en 1942 avec une production réduite, grâce aux énormes stocks, surtout de munitions, mais qu'il lui fallait absolument des soldats de première ligne afin d'abattre la Russie avant la fin de l'année. C'est ainsi qu'il mobilisa au printemps un million au moins d'ouvriers spécialistes, pour en faire rapidement des soldats. Il se disait aussi que, s'il réussissait à éliminer la Russie avant l'hiver 1942, la production qu'il avait sacrifiée aurait été, de toute façon, superflue puisqu'il ne lui resterait plus d'adversaires sur le continent.

Le calcul était d'une logique impeccable. Il avait encore sous-estimé la résistance russe. C'est aujourd'hui l'opinion dominante dans toutes les capitales balkaniques inféodées à l'Allemagne que le Reich a déjà perdu la partie. L'évolution très nette qui se manifeste en Bulgarie est significative à cet égard. Le tsar Boris, un vieux renard de la politique, exactement informé de ce qui se passe en Allemagne, cherche déjà le contact avec les milieux alliés et leur fait dire de différentes façons, par des canaux détournés, que la Bulgarie laissera passer les Alliés par son territoire, comme elle a laissé passer les Allemands en 1941. Il fait dire encore que la Bulgarie est prête à restituer toutes les conquêtes territoriales pourvu qu'il lui soit laissé un accès à la mer Egée. Evidemment, toutes ces roueries n'auront guère d'effet, mais elles restent caractéristiques de l'état d'esprit qui règne, aujourd'hui, parmi les satellites de l'Axe.

LE BRASIER DE STALINGRAD

La résistance prolongée de Stalingrad a renversé les calculs de Hitler. Selon les milieux militaires neutres les mieux informés, Hitler a perdu toute chance de traverser le Caucase cette année. Si les Russes s'accrochent à Stalingrad, ce n'est pas seulement pour défendre une place symbolique, illustrée par la guerre civile et par le chef Staline. Stalingrad dont les grandes usines de tracteurs ont été démontées et évacuées n'est pas non plus un centre vital de l'industrie d'armements soviétique. Stalingrad offre aux Russes une occasion de faire une hécatombe effroyable de combattants allemands. C'est le lieu de la saignée qui sera peut-être décisive. Les Russes se sont rendus compte que les Allemands voulaient prendre la ville à tout prix et ils mettent à profit cette intention avouée. Quoique le peuple allemand appelle déjà le maréchal von Bock « le boucher de Stalingrad », Hitler continue à jeter contre la cité russe des forces fraîches qui fondent rapidement « au souffle de ce brasier ».

Pour les milieux militaires neutres déjà cités, l'acharnement de Hitler à conquérir Stalingrad peut devenir la cause d'un désastre allemand précipité. La production d'armements, on l'a vu, a été sacrifiée aux effectifs. On sait, par diverses sources militaires et industrielles, neutres et allemandes, que la production depuis le printemps a baissé d'environ 30 pour cent, notamment celle des avions qui reste inférieure à 2.000 par mois.

Hitler, il ne faut pas l'oublier, a la hantise du second front. Toutes ses démarches politiques et militaires, avant la guerre comme depuis le déclenchement du conflit, tendent à bannir le spectre du second front. Il a cru éliminer la Russie en quelques mois, en 1941. Il a de nouveau commis la même erreur en 1942. Il sait que les Alliés, en Occident, ont travaillé et mis à profit le répit qui leur était donné par la campagne de Russie. Il a sacrifié la production de ses usines de guerre pour avoir plus de soldats contre la Russie. Nous touchons à l'hiver de 1942 et la Russie n'est pas abattue, loin de là. Par contre, Hitler a perdu de nouveau deux millions d'hommes et sa production de guerre est en baisse.

Il va lui falloir bientôt faire face sur deux fronts avec des effectifs insuffisants pour un seul et une production irrémédiablement en régression. Voilà les perspectives réelles des prochains mois et voilà pourquoi tant d'Allemands se sentent aujourd'hui gagnés par le découragement et pourquoi aussi les satellites du Reich s'empressent de faire tenir aux Alliés des assurances de bonne volonté.

Des Wrens



« Good morning ». Trois Wrens émergent de leur nid de bon matin. Les voici prêtes à se livrer à leur travail quotidien.

Midi. L'heure du déjeuner. Les Wrens ont faim et ne feront pas la petite bouche devant le repas qui leur sera servi.

DANS LE DESERT

Les Wrens, dont les services qu'elles rendent à la flotte britannique sont si appréciables, ont su s'adapter d'une manière parfaite à l'existence du désert où se trouve leur campement. Alertes, vives, enjouées, vaquant à leurs diverses occupations avec le sourire, elles sont astreintes à une discipline et à des règlements des plus stricts. Voici un reportage photographique représentant les Wrens à leurs diverses occupations dans les sables du désert.



Les Wrens ont, elles aussi, leur mascotte. Elles nous présentent ici « Chummy » qu'elles entourent de toutes les prévenances.



Sans nulle aide, les Wrens fixent elles-mêmes leurs tentes au sol. Il faut des muscles solides pour enfoncer les pieux dans le sable.



De bon matin, les Wrens vaquent à diverses occupations. Elles le font, comme on le voit, avec un enjouement particulier.



Vaquer au soin de leur ménage n'est pas pour les Wrens une mince besogne. Les voici séchant leurs serviettes au soleil.



Une scène de « Hold Back the Dawn », tourné à Hollywood par une pléiade de vedettes françaises. De gauche à droite : Micheline Cheirel, Charles Boyer, Victor Francen, Dalio et Madeleine Le Beau.

Jean Gabin connaît en Amérique une juste renommée. Le voici avec Ida Lupino dans son premier film américain.

LA COLONIE FRANÇAISE A HOLLYWOOD

Les trois plus grands metteurs en scène français travaillent actuellement à Hollywood. Ce sont René Clair, Julien Duvivier et Jean Renoir. Sans les événements, aucun d'entre eux, sans doute, ne serait allé ou retourné aux Etats-Unis.

L'influence de René Clair sur l'art cinématographique occupe — et c'est justice — dans tous les ouvrages consacrés à cet art, une grande place. Bien avant qu'il ne mette les pieds dans le « Western Hemisphere », on écrivait déjà — en parlant d'une certaine forme de film fantaisiste, tendre et ironique — « on dirait un film de René Clair ». Le réalisateur du « Million », de « Sous les toits de Paris » et de « The Ghost Goes West » a fait ses premières armes à Hollywood avec « The Flame of New Orleans » dont Marlène Dietrich était l'héroïne. Il vient de réaliser pour Paramount, avec comme producer son ami Preston Sturgess qui fut son élève à Paris, un très curieux scénario de F. Smith, l'auteur des Toppers, qui s'intitule « Married to a Witch ».

Dans leur confortable villa de Beverley Hills, René Clair et sa jolie femme Bronia, d'origine polonaise, dont André Gide parle dans son « Journal », reçoivent avec bonne grâce leurs nombreux amis, au premier rang desquels il faut citer Robert Sherwood, Norman Krasna, Dorothy Parker, Horowitz, José Iturbi et Anito Loos.

Julien Duvivier, l'intelligent et puissant metteur en scène de « Pépé le Moko », « Carnet de Bal » et « David Golder », après avoir réalisé « Lydia » pour les productions Alexandre Korda avec Merle Oberon, a commencé un grand film dont le héros principal est un habit, un frac qu'un tailleur livre à un acteur en renom et qui termine son existence sur un épouvantail à moineaux : « Tales of Manhattan ».

Comme Julien Duvivier est très modeste, il s'est contenté de réunir une distribution qui comprend simplement Rita Hayworth, Ginger Rogers, Ethel Waters, Charles Boyer, Joel Mac Crea, Dalio, W. C. Fields, Francen, Edward G. Robinson, Charles Laughton et Paul Robeson. On comprend après cela que Julien Duvivier grogne : « Moi, les stars, je m'en moque. Ce que je veux, c'est des acteurs qui aient du talent. »

Julien Duvivier serait relativement heureux dans son exil s'il avait pu amener toute sa famille avec lui et si on servait du vin dans les commissaris des studios. Il se console autant qu'il peut en amenant dans les commissaris un « médicament » en bouteille qui sent bon, le vin de Bordeaux. Le soir, il retrouve dans la superbe villa qu'il s'est fait construire sur les hauteurs de Hollywood la charmante Mme Olga Duvivier, d'origine russe, et son fils, un charmant jeune homme qui est le grand copain du fils de René Clair.

Et — à la fois pour se reposer et pour évoquer la France dont il a la nostalgie — Julien Duvivier s'installe au piano et joue du Debussy ou du Maurice Ravel.

Jean Renoir, fils du grand peintre dont on a fêté le centenaire, s'est classé avec des films comme « La Grande Illusion » et « La Bête Humaine » parmi les premiers metteurs en scène du monde. Pour son coup d'essai de Hollywood, il s'est attaqué à une peinture très réaliste des mœurs de la Georgie et du Nord avec « Swamp Water » dont les vedettes sont Walter Brennan, Walter Huston et où se révèlent un jeune premier et deux jeunes premières qui font leur chemin : Drew Andrews, Anne Baxter et Virginia Gilmore. Actuellement, il termine un film de Deanna Durbin.

Plusieurs autres metteurs en scène français ont également pris le chemin de Hollywood. Nous citerons tout d'abord Jean-Benoît Lévy dont on connaît l'émouvante « Maternelle » et la touchante « Hélène », professeur au Rockefeller Institute de New-York où l'on a créé pour lui une chaire de cinématographie, mais cela ne l'a pas empêché de rejoindre à Hollywood ses collègues, Léonide Moguy qui s'était classé au premier rang parmi les réalisateurs de films français avec « Prison sans Barreaux » et « L'Empreinte de Dieu », Max Ophuls, Victor Trivas, Maurice Diamant-Berger qui a porté le premier à l'écran « Les Trois Mousquetaires ».

Ils ont retrouvé Robert Florey, venu en Amérique en 1920, qui a fait de nombreux films muets et a mis en scène les premiers films parlants américains produits aux studios Paramount à Long Island en 1928. Florey a fait débuter toutes sortes de stars, comme Claudette Colbert et Edward G. Robinson dans « A Hole in the Wall ». Il a dirigé aussi, parmi plus de 60 films parlants, les frères Marx dans « The Coconuts » et a écrit de nombreux scénarios dont « Frankenstein » ainsi que six volumes sur l'histoire du cinéma. Robert Florey est intarissable sur le passé de Hollywood où il habite depuis 21 ans et où il a vu passer bien des Français, depuis le grand comique Max Linder jusqu'aux nouveaux venus, en passant par les metteurs en scène Chautard, Maurice Tourneur, Albert Cappelani, Edouard Jose, Georges Archainbaud, Louis Gasnier (créateur des « Mystères de New-York »), Jacques Feyder et Claude Autan-Lara.

Mais en dehors de Robert Florey, il ne reste guère comme metteurs en scène venus de France qu'Anatole Litvak dont la situation grandit de jour en jour, William Wyler, d'origine alsacienne et qui, à Paris, ne s'occupait guère de cinéma puisqu'il était représentant en chemiserie, son frère Robert Wyler, Jacques Tourneur, fils de Maurice, spécialiste des « shorts », et Henri d'Abadie d'Arast, l'ami de Charlie Chaplin.

•

BOYER : PROVIDENCE DE LA « COLONIE »

Venu aux Etats-Unis en un temps où on y tournait des versions françaises, Charles Boyer a décidé de tenter sa chance dans les films américains. On lui offrit de jouer le principal rôle de « Caravane ». Le film ne fut pas un succès et Charles Boyer est reparti pour Paris après avoir payé de sa poche un dédit assez fort pour ne plus paraître dans un autre film américain. C'est l'astucieux producteur Walter Wanger qui le ramena un peu plus tard et qui en fit la grande vedette que l'on sait. Ses derniers films « Hold Back the Dawn » et « Appointment for Love » le consacrent comme un des meilleurs comédiens de l'écran. Cette gloire justifiée à laquelle se mêle l'admiration de dizaines de millions de spectatrices de par le monde ne suffit pas à Charles Boyer. Cet homme cultivé, intelligent, plein de tact et de cœur, quoiqu'il soit devenu citoyen américain tout acquis à sa nouvelle patrie, est resté un grand Français. S'étant déclaré courageusement pour la cause de la France libre et du général Charles de Gaulle, il ne s'en est pas moins dévoué sans compter pour tous les Français qui souffrent : bébés menacés par la famine en France enchaînée et captifs retenus dans les « stalags » du Reich. Il est pour tous ces compatriotes réunis aujourd'hui à Hollywood le plus précieux des amis et des conseillers.

C'est dans une vaste pièce claire et harmonieusement meublée, « La Cienaga Avenue », au premier étage d'une maison blanche qui lui appartient, que se réunit la colonie française de Hollywood. Charles Boyer possède là des collections de livres, de journaux, d'images et de documents destinés à constituer un centre de documentation française à l'usage des studios qui pendant trop longtemps se sont obstinés à représenter Paris comme une ville encombrée de fiacres et

d'apaches à casquette. Pendant la guerre, le « France Research » devint le siège du « French War Relief » qui marchait la main dans la main avec le « British War Relief » et avec d'autant plus de cohésion que Mme Charles Boyer (Pat Patterson) était elle-même l'une des principales animatrices de l'œuvre de secours aux combattants anglais. L'armistice menaça de déranger cette harmonie et jeta à Hollywood comme ailleurs le trouble dans les consciences.

•

D'AUTRES VEDETTES SONT VENUES A HOLLYWOOD

Deux autres grandes vedettes françaises vont devenir des stars : Michèle Morgan et Jean Gabin.

Michèle Morgan s'imposa par son charme et le naturel de son jeu dans « Gribouille», «Orage» et «Quai des Brumes». Elle a toujours rêvé de tourner à Hollywood, et elle a commencé pour cela à apprendre l'anglais dès l'âge de 14 ans. Elle le parle aujourd'hui presque sans accent. Le premier film américain qu'elle a tourné, « Joan of Paris », a été écrit par deux jeunes écrivains français qui sont à Hollywood : Jacques Théry et Georges Kessel. Le film se passe de nos jours à Paris sous l'occupation allemande.

« Joan of Paris » est une héroïne qui sauve des rigueurs de la Gestapo des aviateurs anglais et gaullistes tombés sur le sol français. Michèle Morgan a reçu de France occupée des menaces de représailles contre ses parents restés en zone occupée. Mais la jeune « star » n'eut pas à réfléchir sur la suite à donner à ces menaces qui lui parvinrent quand elle achevait de tourner son film.

Jean Gabin, après avoir appris l'anglais pendant six mois avec volonté et obstination, va paraître pour la première fois dans un film américain: « Moon Tide ». Mais déjà Jean Gabin, qui est le créateur de « Pépé le Moko » et de « Quai des Brumes », est bien connu du public américain par ces films qui ont été projetés aux Etats-Unis avec énormément de succès. En attendant de travailler, Jean Gabin a exploré la région californienne en auto et les restaurants et boîtes de nuit à Hollywood où on l'a souvent photographié en compagnie de Marlène Dietrich.

Marié à une Américaine, Victor Francen arriva aux Etats-Unis après l'armistice, juste à temps pour que sa femme fasse le cadeau d'une héritière « American born ». Aujourd'hui, on peut voir le célèbre acteur jardiner devant une ravissante villa de Brentwood, dans un paysage qui lui rappelle la Provence. On l'a vu dans « Hold Back the Dawn ». On le verra dans « Tales of Manhattan », « Passage from Bordeaux » et « Tuttles of Tahiti » aux côtés de Charles Laughton.



Michèle Morgan a tourné en Amérique « Joan of Paris », un film dont l'action se passe de nos jours dans la capitale française sous l'occupation allemande.

•

QUELQUES ACTRICES FRANÇAISES ATTENDENT...

Quelques jolies comédiennes parisiennes attendent aussi à Hollywood l'occasion de révéler leur talent dans une langue qu'elles s'efforcent de perfectionner: Janine Crispin, une des plus sensibles jeunes premières françaises qui vient d'obtenir un triomphe au Canada, Else Argall qui a créé « Boudoir », la pièce de son mari Jacques Deval, et qui avait débuté dans « Club de Femmes », la ravissante Micheline Cheirel (femme de l'acteur anglais John Loder), la toute jeune Madeleine Le Beau sur laquelle Myron Selznick fonde de grandes espérances, Zita Percel, comédienne pleine de vie, d'entrain et de gaieté, qui fut la révélation de l'année d'avant-guerre à Paris, et Suzette O'Nil qui songe plus à faire profiter l'armée américaine de ses aptitudes de monitrice parachutiste qu'à décrocher un joli rôle.

On attend aussi à Hollywood Jean-Pierre Aumont, le jeune premier de « Lac aux Dames », un des derniers arrivés de France puisqu'il l'a quittée seulement en septembre 1941. Il avait à peine mis le pied sur la terre américaine qu'il était déjà engagé comme principal partenaire de la grande Katherine Cornell pour « Rosebuck », la nouvelle pièce d'Henry Bernstein, qui sera créée à San-Francisco avant d'être jouée à Broadway.

Mais ce ne sont pas là les seules vedettes françaises actuellement à Hollywood. A une des soirées que donna le cirque Ringling Brothers Barnum à Bailey, sur une des grandes places de Los Angeles, la patronne du cirque, Mrs John Ringling North, n'était autre que l'actrice française Germaine Aussey. Elle retrouvait sur les banquettes du cirque bondé de monde ses amies ou ses camarades : Lily Pons, la célèbre chanteuse qui est née à Cannes; Claudette Colbert dont le père tenait une pâtisserie à Saint-Mandé, dans la banlieue de Paris; Lily Damita, une jolie Parisienne récemment maman et plus récemment encore divorcée d'Errol Flynn ; Simone Simon, de Marseille, qui vient de faire une brillante rentrée au cinéma ; l'exquise Madeleine Carroll, née au Havre d'une maman française et d'un papa anglais et que préoccupe tant le sort de son pays natal, et enfin Annabella. Annabella se contente de former le plus joli couple qui soit avec son mari Tyrone Power et, à les voir tous deux ensemble, on évoque irrésistiblement les amoureux des comédies d'Alfred de Musset. Annabella et Tyrone Power ont joué l'hiver dernier « Liliom » à la scène.

•

DES TECHNICIENS DANS LES STUDIOS AMERICAINS

Parmi les techniciens français qui ont trouvé rapidement l'emploi de leur talent presque dès leur arrivée à Hollywood, il faut citer :

Henri Aisner, actuellement à la M.G.M. et qui aura sûrement d'ici peu affirmé ses qualités de metteur en scène, Charles David qui a retrouvé auprès d'Alexandre Korda sa place de directeur de production comme Jean Lévy-Strauss a retrouvé la sienne auprès de Julien Duvivier, Gilbert Mendelick, que René Clair a choisi comme assistant, Marcel Cohen, spécialiste du montage, Georges Labrousse qui a vendu son film documentaire sur les « hobbies » à M.G.M., Pierre Schwab qui dirigea la dernière production de Danielle Darrieux et dont Paramount s'est assuré la collaboration, etc...

Les opérateurs ont eu moins de chance. Deux d'entre eux ont pu forcer avec beaucoup de peine les barrières que l'Union des opérateurs dresse devant leurs collègues étrangers : Rudolphe Maté et Planner, qui ont l'un et l'autre apporté à la photographie des films américains un esprit nouveau. Mais ni Curt Courant, ni Schuftan, ni Albert Malpas n'ont encore obtenu de leurs camarades le droit au travail.

COMBATS DE RUES

De sanglantes batailles se déroulent depuis plusieurs jours dans les rues de Stalingrad, combats d'une rare férocité s'il en fut, et que les deux adversaires mènent sans merci. Chaque étage, chaque appartement est devenu un véritable champ de bataille. Les Russes rendent la vie dure aux assaillants et ont réussi à dégager plusieurs blocs de maisons déjà occupés par l'ennemi. Voici de quelle façon se déroule une bataille de rues. Ces dessins ont été pris sur le vif par le dessinateur de l'« Illustrated London News » au cours de manœuvres récentes quelque part en Angleterre.



1 L'envahisseur, qui a occupé un pâté de maisons, se voit mitraillé sans arrêt par les forces défensives. Des toits même des immeubles des troupes ne laissent aucun répit à l'adversaire qui essaie de s'infiltrer.



2 Les maisons occupées par l'ennemi sont attaquées de tous côtés. Des mitrailleuses, installées dans les rues avoisinantes, font feu sur les blocs occupés par les troupes adverses pour tâcher de les en déloger.



3 Deux soldats armés de mitraillettes sont descendus du toit et font irruption à l'intérieur d'un appartement. Un troisième s'apprête à les rejoindre à son tour. Tandis que l'un mitraille ceux qui sont réfugiés à l'étage inférieur, son camarade surveille l'escalier.



4 Dans le cas d'une résistance obstinée, des bombes sont lancées contre l'immeuble occupé, faisant éclater les murs et permettant aux défenseurs de faire irruption dans la bâtisse et d'annihiler l'ennemi.

A travers le monde

DES FORTUNES ATTENDENT...

A la mort de leur tante, en 1931, Mary, Charles, Henry et James Schultz héritèrent chacun de 4.000 dollars. Mais les exécuteurs testamentaires ne purent trouver aucune trace de la jeune fille et de ses frères. Dix années passèrent et l'argent croupit, improductif, dans la caisse du tribunal. Puis, au cours de l'été dernier, la « Cour des Héritiers Manquants », un programme spécial organisé par la Columbia Broadcasting System, raconta l'histoire de la famille Schultz.

Lorsque la mère mourut, en 1903, le père Schultz plaça ses enfants à l'orphelinat et les oublia complètement. Séparés par les hasards de la vie, les jeunes gens perdirent tout contact entre eux.

Henry Schultz, pompier à Ozone Park, Long Island, entendit l'émission, mais il ne put fournir aucun renseignement concernant ses frères et sœur. Quarante-cinq Mary Schultz se mirent en rapport avec la Columbia, après la seconde émission. Une semaine plus tard, le directeur du programme fit venir Henry chez lui : « Je crois que nous avons retrouvé votre sœur, lui dit-il ; elle se trouve ici, à New-York. Parlez-lui au téléphone. » Quelques minutes après, Henry déclarait, tout essoufflé : « Que Dieu soit béni ! C'est bien ma sœur. Je cours la voir ! »

Entre temps, James Schultz, qui se trouvait à Stroudburg, fut retrouvé. Les certificats de naissance de la famille, que Mary avait conservés, servirent à son identification. Finalement, quelqu'un déclara connaître un marin qui s'appelait Charles Schultz et qui aurait pu être le troisième frère. Le nom et la destination du bateau sur lequel il avait embarqué furent connus grâce à l'Union maritime. On annonça ainsi la nouvelle à Charles. « Je n'en crois rien », dit le matelot, lorsqu'on lui parla de l'héritage. Il fallut l'arracher de son navire presque de force.

Le loup de mer, toujours sceptique, fut mis en présence de sa famille. Convaincu, il s'attendrit. Il embrassa sa sœur : « Je n'ai jamais rien fait pour personne, dit-il. Mais à partir d'aujourd'hui, je prendrai soin de ma sœur. Bon sang ! je suis tout retourné ! »

La « Cour des Héritiers Manquants » fut organisée par James Waters, qui en avait eu l'idée en 1928. Après avoir fait ses études de droit, Waters avait trouvé une place d'avocat à Chicago. Mais il avait la manie de collectionner des histoires de successions sans héritiers.

Il put ainsi se rendre compte que la plupart des héritages non réclamés finissaient par revenir à l'Etat parce que personne ne pouvait fournir un renseignement quelconque sur les bénéficiaires des successions. A travers tout le pays, il y avait des milliers d'héritiers qui ne savaient pas que la fortune les attendait.

A LA RECHERCHE DE CAS TYPIQUES...

En 1932, après avoir rédigé un mémorandum composé des cas les plus typiques, Waters se présenta chez un grand éditeur new-yorkais et lui proposa d'écrire un livre sur ce sujet passionnant. Il échoua piteusement. De retour à Chicago, il eut la désagréable surprise de constater qu'on l'avait renvoyé de son poste. Alors il essaya de recourir à la radio pour faire triompher son idée. Là encore il n'essuya que des refus.

A deux reprises, il traversa les Etats-Unis sur un vieux tacot, fouillant de vieux dossiers poussiéreux, sollicitant en vain un appui pour son idée. Par une ironie du sort, alors qu'il s'efforçait de se mettre en mesure de distribuer des millions, il dut à plus d'une reprise mettre au clou sa machine à écrire pour manger. Finalement, après cinq ans de démarches infructueuses, de gêne et de privations, il réussit à convaincre une société pétrolière de l'Oklahoma à financer son programme de radio. La première émission eut lieu en 1937.

Lorsque le programme d'inauguration commença, radiodiffusé par 29 stations, Waters était dans les transes. Les acteurs évoquaient devant le micro les événements principaux de l'existence de George Henry Wilkins qui était mort intestat, laissant la coquette somme de 9.000 dollars. Si aucun héritier ne donnait signe de vie malgré l'émission, que serait-il arrivé de Waters ? Toutes ces années de souffrances et de peines n'auraient donc servi à rien ? A son grand désespoir, Waters dut constater amèrement qu'aucun héritier de Wilkins ne s'était déclaré jusqu'à la seconde émission qui eut lieu une semaine plus tard.

Ce soir-là, les auditeurs entendirent l'histoire d'un vieillard misérable qui avait laissé après lui un compte en banque se montant à 18.000 dollars. Un auditeur du Kansas reconnut, en la personne du décédé, un vieil oncle excentrique qu'il avait perdu de vue depuis longtemps. Il se fit connaître et, à la troisième émission, Waters fut en mesure d'annoncer son premier succès. A partir de ce jour, l'affaire était lancée. Régulièrement, la Columbia retrouva la trace d'un flot d'ayants droit ignorant leur bonne fortune.

UN COURRIER QUOTIDIEN DE 10.000 LETTRES

Aujourd'hui, Waters surveille le travail de quatre investigateurs privés qui passent leur temps à la recherche d'héritiers. Un personnel composé de sept employés ouvre les 5.000 ou 10.000 lettres qui arrivent quotidiennement dans les bureaux de Waters.

Parfois, les enquêteurs doivent se livrer à un véritable travail de détectives. Tel fut le cas pour la succession de Charles P. Richmond, un ex-mineur qui mourut assassiné. Un auditeur écrivit à la Columbia que le fils de Richmond avait suivi les cours d'une école de New-York en 1916. Les hommes de Waters commencèrent des démarches de porte à porte, demandant successivement aux différentes adresses : « Pouvez-vous nous indiquer où a passé M. Richmond qui a habité ici il y a tant d'années ? ». Finalement, la veuve du défunt, une couturière, et son fils, un employé des postes, purent être retrouvés. Ils encaissèrent 30.000 dollars.

Lorsque Waters acquiert la conviction qu'un héritier est dans son bon droit, il remet tout le dossier de l'affaire au Contentieux de l'Etat, qui détermine ensuite le bien-fondé de la réclamation. Ses services ne donnent pas de consultations légales et refusent toute rémunération.

La plus grande partie des mystères successoraux a pour origine, d'après Waters, des querelles de famille. Des épouses abandonnées effacent souvent de leur mémoire le souvenir de leur mari, et évitent d'en parler à leurs enfants. Hope Strahan, du Dakota du Sud, apprit par la « Cour des Héritiers Manquants » qu'elle avait hérité 8.000 dollars d'un père qu'elle n'avait jamais connu, parce que, pendant son enfance, sa mère l'avait quitté.

Louise Philipps quitta son mari Harry et s'en alla avec son garçonnet Rawlins. La raison de cette séparation était des plus futiles : Harry avait refusé d'abandonner un travail instable pour occuper un emploi sérieux dans un club. Rawlins grandit dans une gêne continuelle et s'occupa de mille travaux à petits bénéfices. Entre temps, son père avait prospéré à la faveur de la prohibition. Il mourut en 1934. Lorsque la « Cour des Héritiers Manquants » trouva la trace de Rawlins et lui fit verser 85.000 dollars, le jeune homme gagnait 18 dollars par semaine en qualité de mélangeur de ciment.

Souvent c'est un complexe d'infériorité qui provoque la disparition de certains individus. Tel fut le cas de Helen Herrold à qui revenait, à sa majorité, la somme de 14.000 dollars que son père lui avait laissée. Orpheline à l'âge de sept ans, Helen fut élevée par des tantes qui avaient des enfants. Toute sa vie durant, elle sentit qu'elle n'appartenait pas au clan au sein duquel elle était obligée de vivre. A l'âge de 16 ans, elle s'enfuit et vagabonda depuis l'Ohio jusqu'en Floride. Lorsque Waters la retrouva, cinq ans plus tard, elle était serveuse dans une guinguette au bord d'une grande route.

RECHERCHES MOUVEMENTÉES

Parfois, les recherches de Waters assument le caractère mouvementé d'un film d'aventure. La chasse de Birdie Mae Larrise fut une opération de ce genre. Entre la date de l'émission et celle où, d'après la loi de Georgie, l'héritage devait être acquis définitivement à l'Etat, il restait vingt-quatre jours seulement. La somme était de 10.000 dollars, laissée par le mari de Birdie, laquelle, pour vivre et entretenir son fils, était devenue danseuse.

Des auditeurs signalèrent à Waters le nom de la troupe dont faisait partie l'héritière. Une annonce fut insérée dans le « Billboard », journal lu par les gens de théâtre. Mais, entre temps, la troupe avait été dissoute ; Birdie et son fils étaient introuvables. Un jour seulement avant l'expiration du délai, les lettres de Waters leur parvinrent.

— C'est une grande satisfaction que d'aider les gens à rentrer en possession des biens qui leur appartiennent, déclara Waters. Mais c'est fantastique combien de personnes négligent complètement leurs possibilités successorales. D'après mes dossiers, vingt millions de dollars attendent les héritiers qui viendront les réclamer.

Au total, la « Cour des Héritiers Manquants » a versé plus de 810.000 dollars à 155 individus qui ne les attendaient pas. Ceci prouve que les bonnes fortunes réservées par le sort à des gens qui vivent pauvrement n'existent pas seulement dans les contes de fées et dans les romans, mais bel et bien dans la vie.

IL Y A SOIXANTE ANS

ROBIDA A PREVU LE MONDE MODERNE...



LA TELEVISION

La télévision même n'a pas échappé à l'esprit prophétique de Robida. Installé chez lui, un brave bourgeois suit une scène de music-hall des plus suggestives.



LES FEMMES DANS LA GUERRE

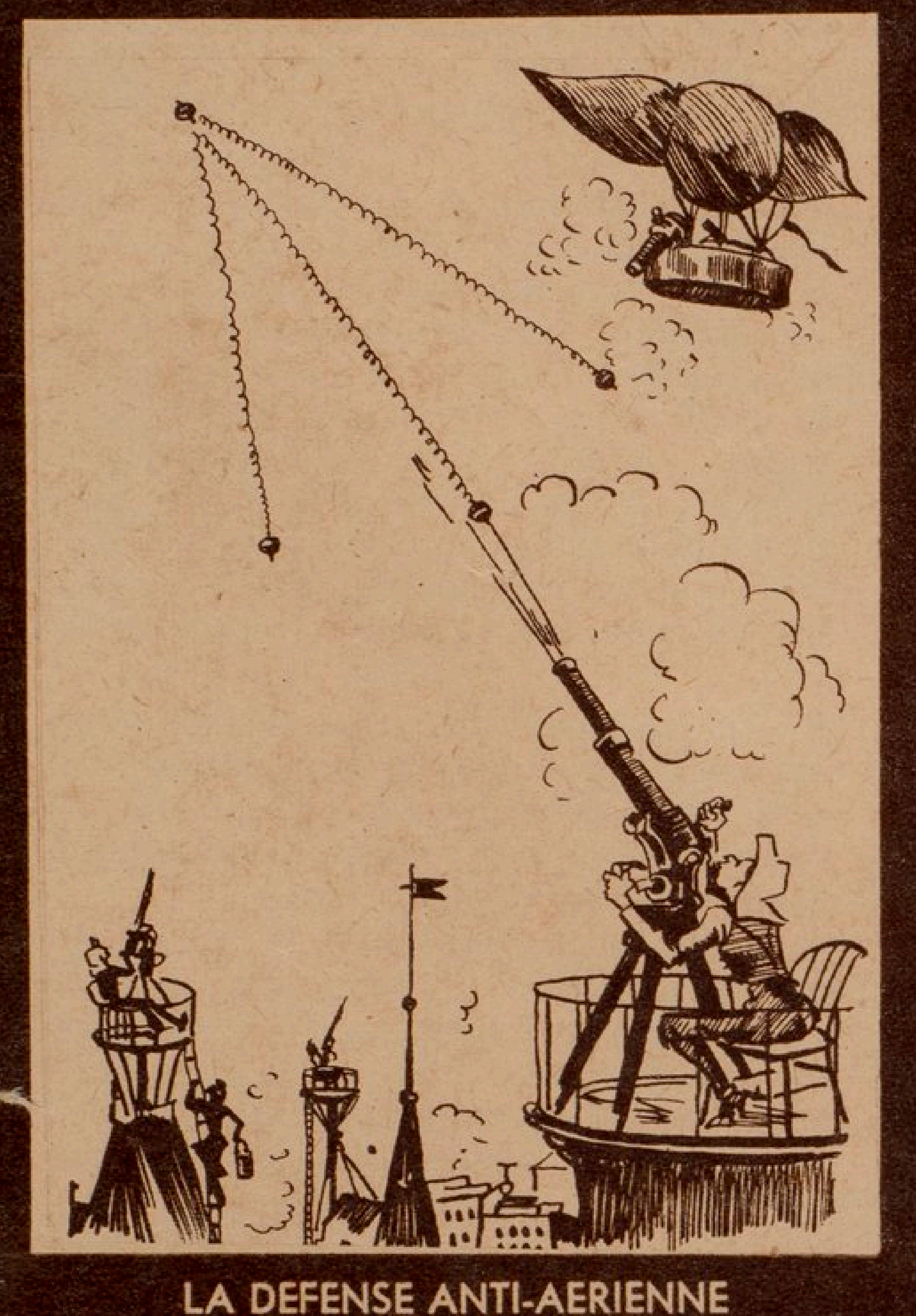
Robida avait imaginé une armée féminine dirigée par un officier en robe. N'avons-nous pas aujourd'hui les A.T.S., les W.R.E.N.S., les W.A.A.F.S. ?

En 1883, c'est-à-dire il y a cinquante-neuf ans, un dessinateur français, Albert Robida, qui fut aussi éditeur et écrivain, avait prévu tous les engins de guerre modernes. Tanks, avions, forteresses volantes, sous-marins, radio, etc., rien ne lui sembla trop osé pour une description, par le dessin, d'une guerre imaginaire qui devait se produire en 1975 entre l'Australie et le Mozambique. A ce moment-là, le téléphone était encore à ses premiers balbutiements, l'électricité un phénomène connu seulement dans les laboratoires, tandis que le sous-marin et l'avion étaient complètement inconnus. Comme son contemporain Jules Verne, Robida a révélé un sens très aigu de l'anticipation dans ses prophéties, ainsi qu'on peut le voir par ces dessins que nous reproduisons d'après le magazine américain « Life » et la revue anglaise « Man ».



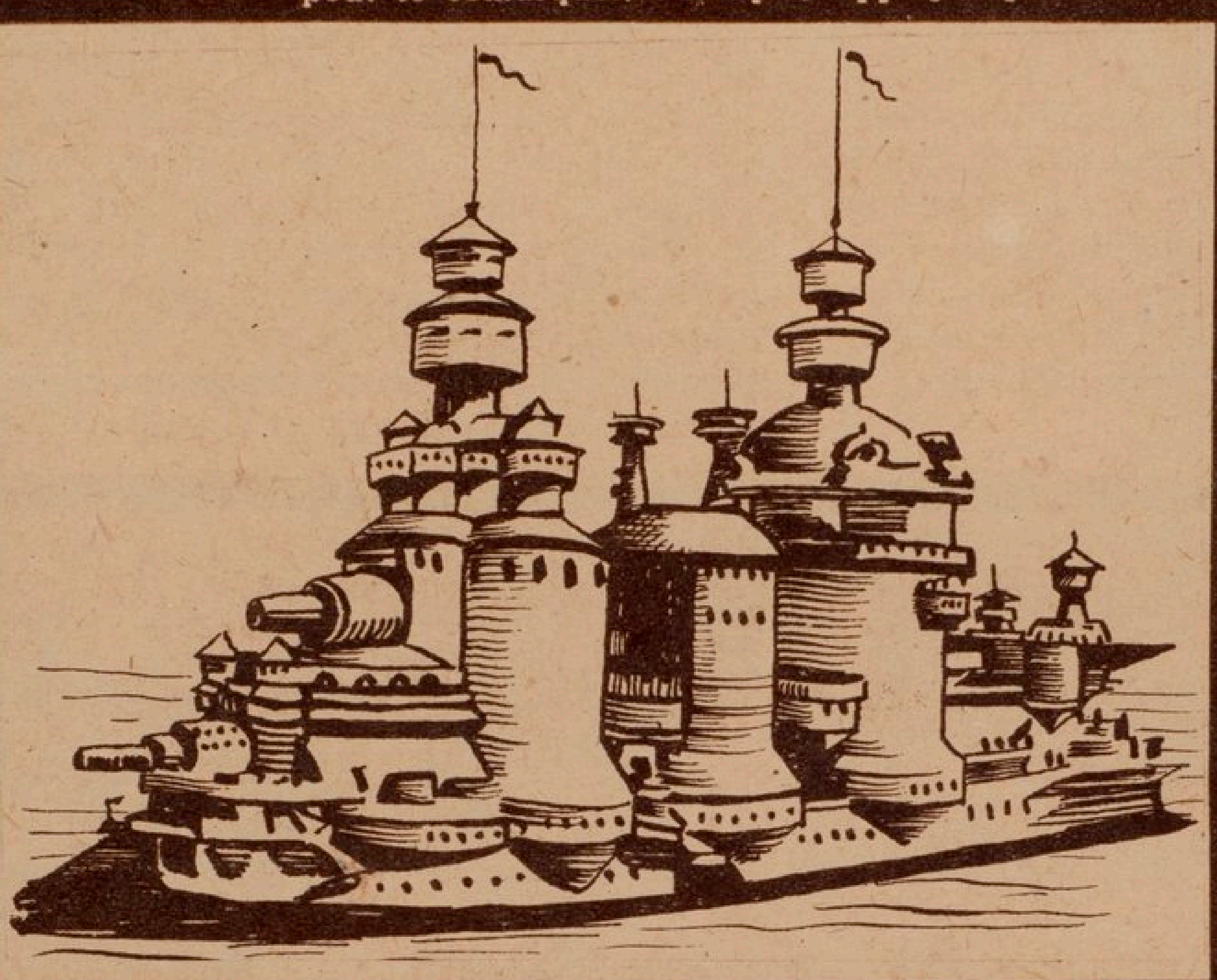
DEUX ARMEES MECANISEES S'ENTRE-CHOQUENT

Ne dirait-on pas une photo d'actualité montrant l'offensive menée par une division blindée contre une position ennemie ? Comme on peut le remarquer, l'attaque, appuyée par une force aérienne, est du plus pur style 1942.



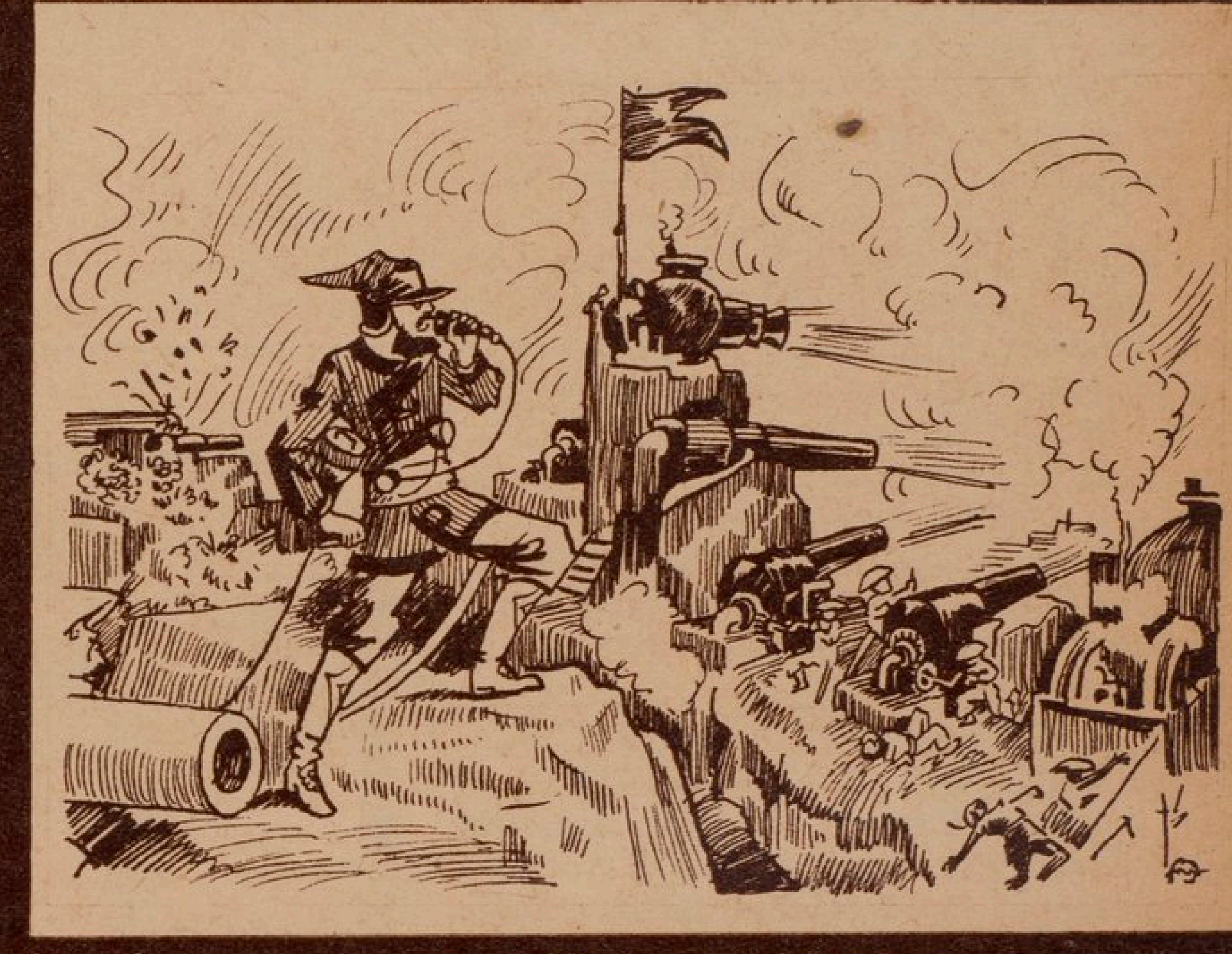
LA DEFENSE ANTI-AERIENNE

Des canons anti-aériens, installés sur les toits des plus hautes maisons, établissent un barrage de feu autour d'une ville, obligeant les pilotes ennemis à fuir.



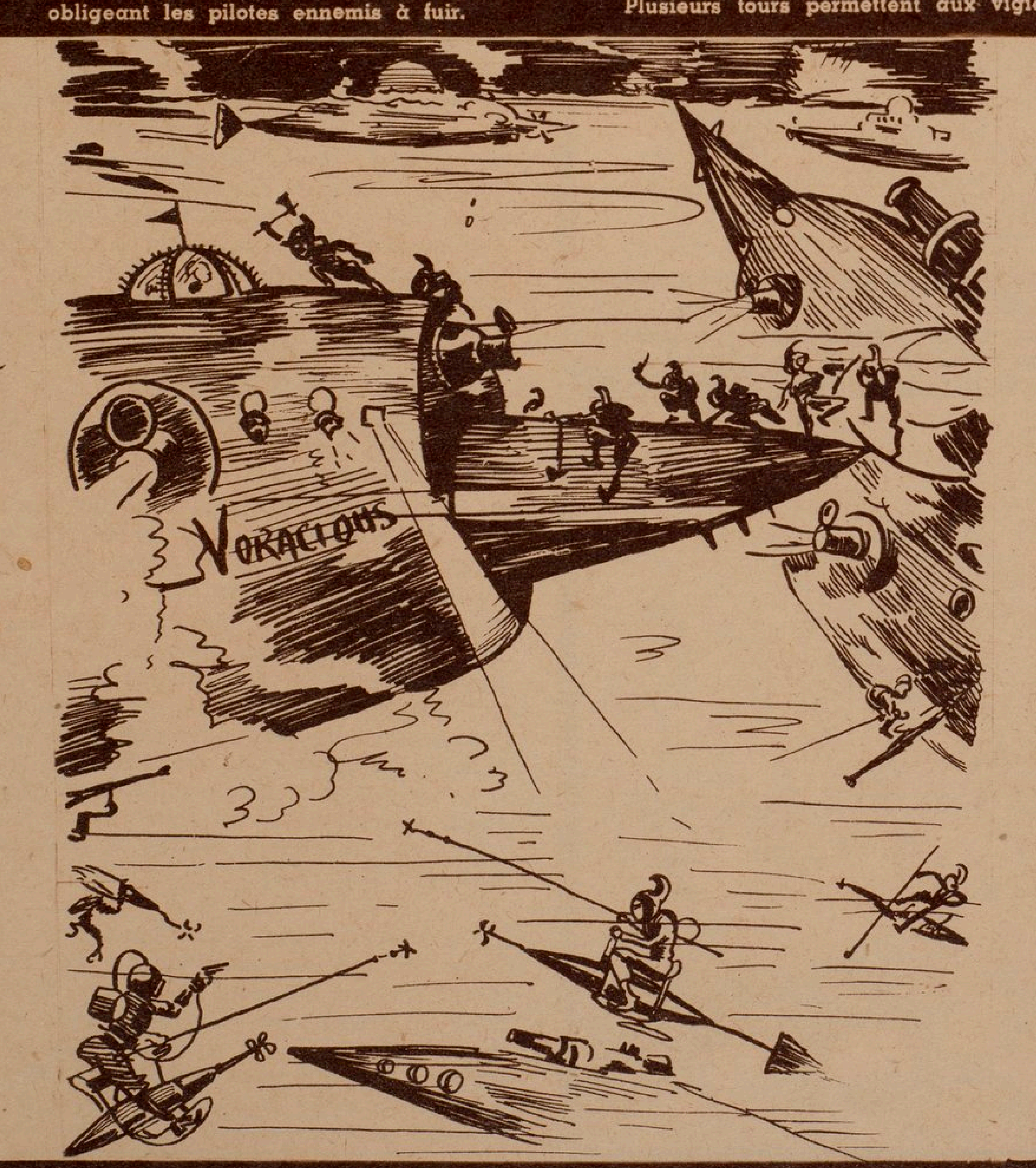
LE CUIRASSE DE L'« AVENIR »

Un cuirassé lourd qui a la forme d'un château moyenâgeux. Plusieurs tours permettent aux vigies d'observer l'horizon.



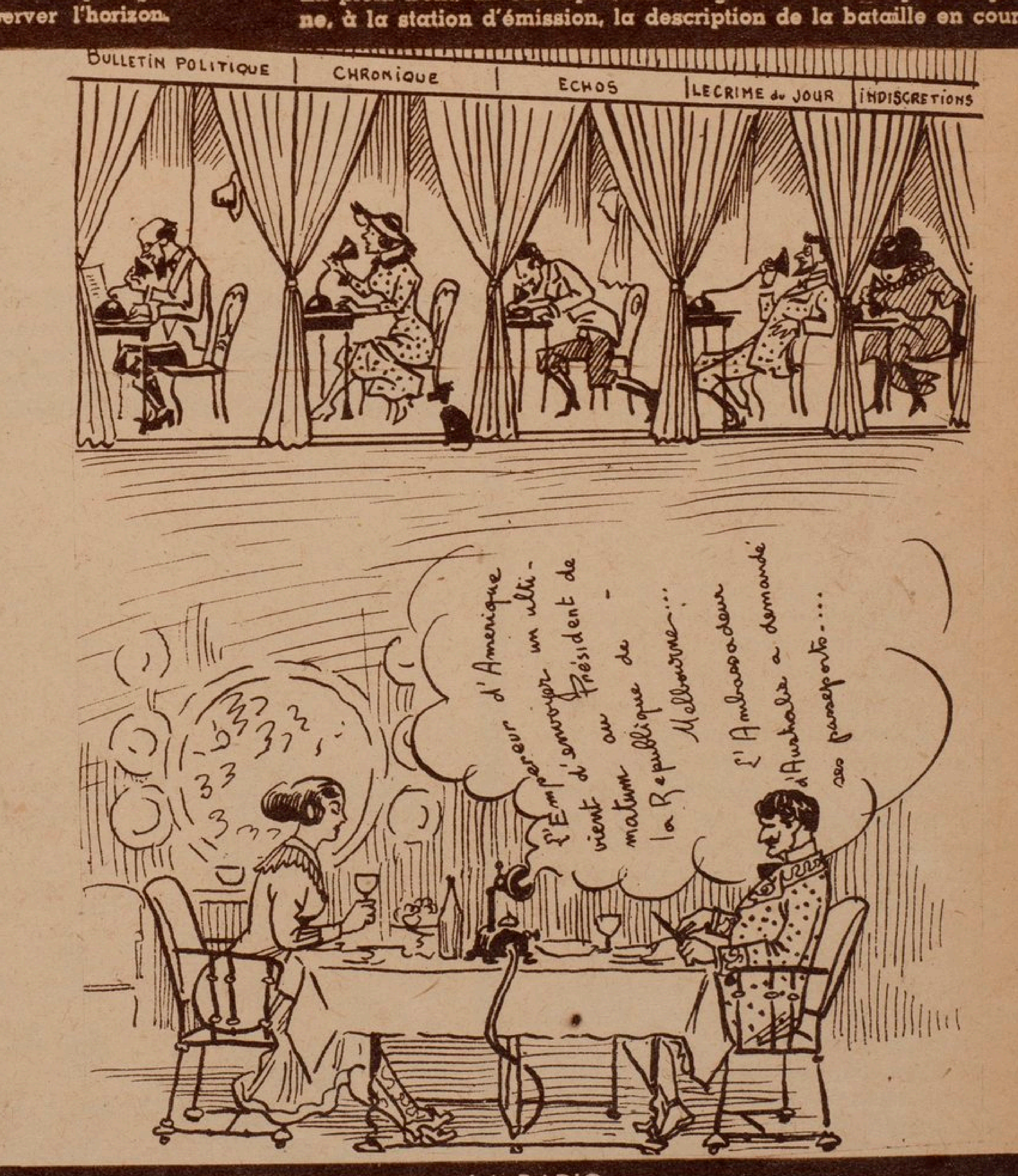
CORRESPONDANT DE GUERRE

En plein front, un correspondant de guerre transmet par téléphone, à la station d'émission, la description de la bataille en cours.



LA GUERRE SOUS-MARINE

Deux sous-marins géants aux prises. L'équipage du « Voracious », armé de haches et de pistolets électriques, essaye de repousser l'ennemi. On remarque au premier plan des guerriers, la tête recouverte d'un scaphandre, à cheval sur un projectile mû par une hélice, et armés d'une lance ou d'un pistolet, appuyer l'attaque du sous-marin.



LA RADIO

« At home », un jeune ménage écoute, à table, les nouvelles du jour que lui communique son téléphone. Robida a imaginé cet appareil — encore inconnu dans les maisons privées, à cette époque-là — relié à une station d'émission composée de plusieurs « studios » dont chaque titulaire est spécialisé dans une branche de l'information. Ces « speakers » tiennent à la disposition de l'auditeur le dernier « bulletin des nouvelles » sensationnelles.

6ème COLONNE

LES COMBATTANTS SECRETS D'EUROPE

Depuis quelques mois, des événements étranges viennent troubler la paix des agents de la Gestapo chargés de surveiller les territoires d'Europe occupée. Les gendarmes allemands ne connaissent plus une minute de paix, dans ces pays où agents secrets et patriotes luttent inlassablement.

ACCIDENTS «FORTUITS»...

Quelque part en France : un incendie qui éclate « fortuitement » à côté d'un aérodrome allemand transforme cette base en une excellente cible pour la R.A.F. En Tchécoslovaquie, un train chargé de troupes déraille « par hasard » et est aussitôt attaqué par un fort contingent de guerilleros. En Pologne, un poste émetteur secret, fonctionnant pendant la nuit, indique aux bombardiers britanniques la route à suivre. En Hollande, une société secrète « Les Mendiants » exécute inexorablement ceux qui trahissent la cause néerlandaise. En Bohême, une usine d'armements est détruite par une mystérieuse explosion... En Yougoslavie... en Norvège...

On peut croire à première vue que tous ces « accidents » sont dûs à des initiatives isolées de quelques patriotes, et qu'ils ne sont pas le résultat d'une action organisée. Mais la réalité est tout autre. Car cette lutte a commencé en Belgique, il y a vingt-cinq ans, au cours de l'autre guerre. Un beau jour, le haut commandement allemand s'aperçut que les Alliés en savaient très long sur ce qui se passait dans les villes et les villages belges. Ils en savaient même trop. Après plusieurs mois d'enquête, les Allemands se rendirent compte que toute la population se livrait à l'espionnage : hommes, femmes, enfants, vieillards et invalides.

Aujourd'hui, c'est un phénomène semblable qui se produit à travers l'Europe, avec cette différence qu'il est organisé sur une bien plus grande échelle. De plus, l'espionnage, la résistance passive et le sabotage sont actuellement établis suivant un plan défini, dressé longtemps à l'avance. L'idée de ce qu'on peut appeler le « consortium allié de l'espionnage » naquit en mars 1938, lorsque les armées allemandes marchèrent sur Prague.

DES DOCUMENTS SECRETS

Ce jour-là, un avion tchécoslovaque atterrit à Croydon et débarqua en Angleterre onze officiers du service secret tchécoslovaque. Ils avaient décollé une heure seulement avant l'entrée des nazis à Prague ; ils avaient survolé l'Allemagne dans toute sa longueur ; ils apportaient des documents et des dossiers qui ne devaient à aucun prix tomber entre les mains des envahisseurs. La Gestapo y aurait trouvé suffisamment de chefs d'accusation pour faire passer par les armes des milliers de Tchèques. De plus, il aurait été impossible, pour les patriotes désirant faire passer des nouvelles hors de Tchécoslovaquie, d'effectuer leur tâche dangereuse.

Entre 1938 et 1939, plusieurs conférences secrètes eurent lieu entre les officiers tchèques et des agents du bureau B-4, siège central de l'Intelligence Service britannique. Ces réunions avaient pour but de démontrer aux agents secrets anglais, qu'en cas de guerre, les Tchécoslovaques étaient déjà organisés pour faire passer des informations vitales.

Deux jours après la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne, avant l'arrestation de Georges Mandel d'après les ordres du maréchal Pétain, deux officiers français arrivèrent à Londres, porteurs de tous les dossiers privés de l'ancien ministre de l'Intérieur.

Georges Mandel, en digne disciple et secrétaire de Clémenceau, n'avait jamais eu confiance dans l'efficacité de l'organisation du 2ème Bureau et de la police française. Alors, il avait monté de toutes pièces un service secret spécial qu'il dirigeait en personne. Les dossiers transportés en Grande-Bretagne contenaient les noms des patriotes français qui étaient anxieux de continuer la lutte contre l'ennemi, en tenant les Alliés au courant de tout ce qui se passait en France.

LE «MEW» CANALISE LES INFORMATIONS

Le gouvernement britannique avait déjà fondé une organisation capable de canaliser, de réglementer le nouveau flot d'informations qui allait parvenir d'Europe à l'Intelligence Service. Cette organisation, aussi étrange que cela puisse paraître, s'appelle « MEW » (Ministry of Economic Warfare — Ministère de la Guerre Economique). Son but, en principe, est de veiller à ce que l'Allemagne ne reçoive aucune sorte de ravitaillement de l'extérieur. Pour cela, il fallait étendre le blocus jusqu'aux sociétés d'exportations, dans les pays mêmes où les nazis opéraient.

C'est en déroulant cette activité que le « MEW » s'aperçut qu'à travers le continent européen, des milliers de personnes ne demandaient qu'à servir. Un grand nombre d'hommes d'affaires, établis dans le monde entier, s'offrit spontanément, non seulement à apprendre au gouvernement britannique l'origine et les moyens de transports de certaines marchandises qui parvenaient à l'Allemagne, mais leur destination définitive dans le Reich.

Voici quelles étaient les forces dont pouvait disposer, à l'origine, le service secret britannique :

1° Un petit groupe d'agents secrets bien entraînés, qui avaient établi leurs quartiers à l'Hôtel Baur-au-Lac de Zurich, à l'Avenida Palace de Lisbonne, à l'Hôtel Arletti d'Alger et dans un certain nombre de villes allemandes et autrichiennes ;

2° Les fonctionnaires du « MEW », leurs amis et leurs nombreuses relations disséminées à travers le monde ;

3° Les anciens agents du service secret tchécoslovaque ;

4° Les anciens agents de Georges Mandel.

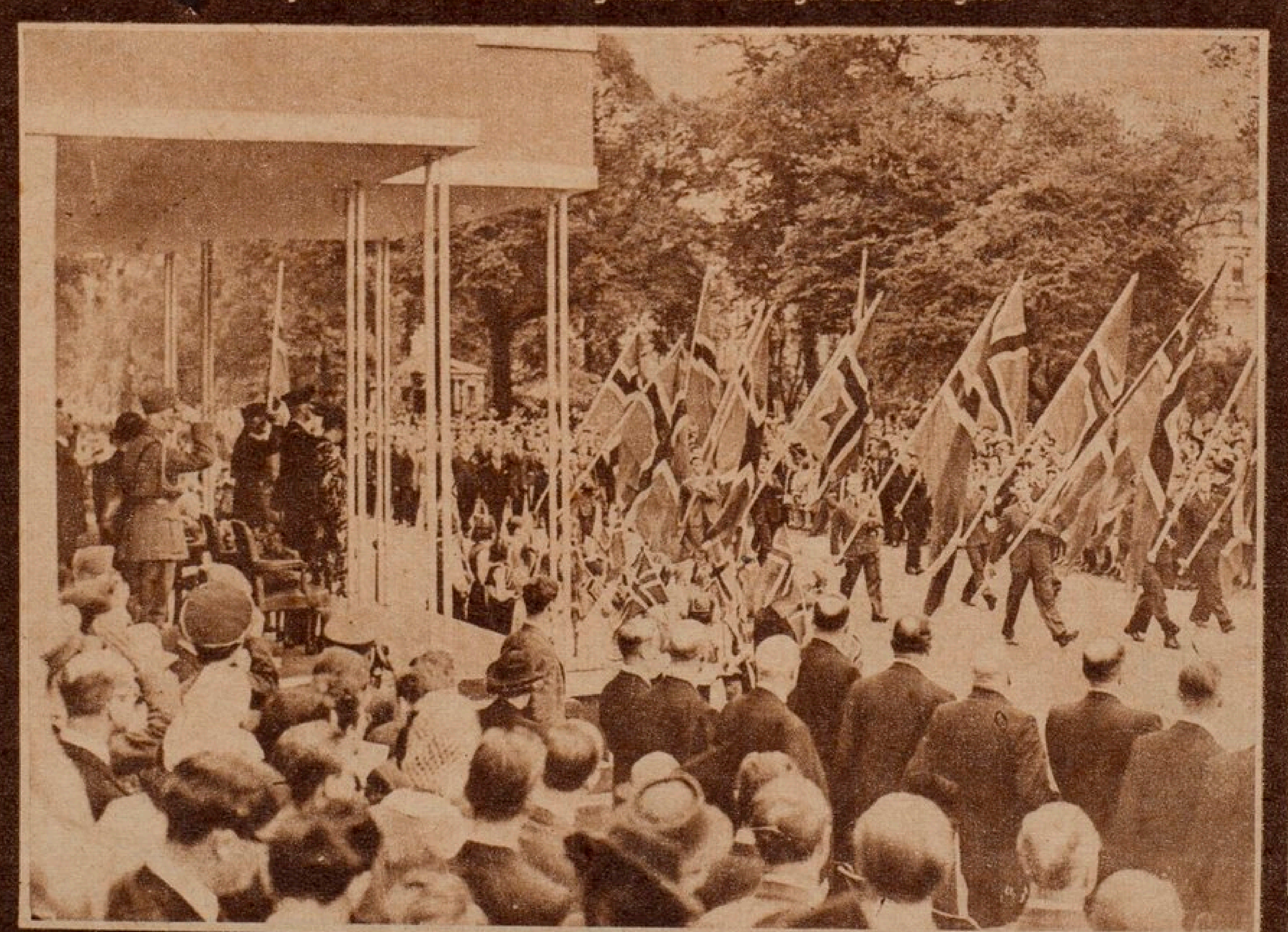
Ces effectifs formaient l'armature de l'organisation existant de nos jours. Les chefs établirent un système leur permettant d'obtenir des informations en courant le moins de risques. Il y avait la possibilité de recevoir des renseignements par le moyen de messagers ; il y avait la possibilité d'organiser un réseau d'agents auxiliaires, sur le continent, pour aider les espions britanniques ou les informations qu'ils auraient recueillies à quitter les différents pays occupés. Finalement, il y avait la radio.

Sans aucun doute, les Britanniques furent surpris — quoique la surprise des Allemands ait dû à coup sûr être encore plus forte — lorsqu'ils se rendirent compte que les populations des pays envahis avaient, de leur propre initiative, dépassé les limites de l'espionnage proprement dit. Sabotage et guérilla devinrent le cauchemar des Allemands. Il est certain que les nazis ne se faisaient pas d'illusions sur les sentiments et l'attitude des gens habitant les pays occupés. Ils s'attendaient à une résistance passive et à une bonne quantité de haine. Mais ils pensaient que la Gestapo aurait vite fait de rétablir un minimum d'ordre.

Seulement, il semble qu'ils avaient oublié que leur vulnérabilité ne faisait qu'augmenter au fur et à mesure que leurs conquêtes s'étendaient.



Chaque jour, nombre de réfugiés quittent leurs pays occupés par l'ennemi pour gagner l'Angleterre. Hommes, femmes, jeunes filles même, au risque de leur vie, rallient les Iles Britanniques. Deux jeunes filles polonaises et un jeune Français qui ont quitté leurs pays respectifs et sont venus grossir les rangs des réfugiés.



A Hyde Park, à Londres, le roi Haakon de Norvège assiste à un défilé des ressortissants norvégiens, se trouvant en Angleterre, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire du souverain.

LA SIXIEME COLONNE A L'ŒUVRE

Aujourd'hui, il leur est absolument impossible de maintenir leurs activités dans le secret. Les informations les plus confidentielles arrivent à la connaissance de millions de personnes qui haïssent le nazisme au point de risquer leur vie pour faire passer un renseignement. C'est à cette haine qu'il faut attribuer les faits suivants :

- Des avions britanniques survolent la Hollande. Un homme saute d'un appareil ; un parachute s'épanouit et flotte doucement dans l'air. Les gendarmes allemands ont aperçu l'aviateur qui cherche à se sauver. Ils accourent vers l'endroit où il a atterri. Ils n'y rencontrent que trois paysans hollandais. L'un d'eux est sans veston, l'autre sans chemise, et le troisième sans pantalon. Unanimement, ils déclarent qu'ils n'ont pas vu de parachutiste...
- Trois officiers de la Reichswehr hèlent une auto qui dévale les Champs-Elysées. Ils ordonnent au chauffeur de les conduire vers un aérodrome, où un appareil prêt à décoller les attend, sous la garde d'un peloton de soldats allemands. L'avion décolle et disparaît derrière les nuages. Une demi-heure plus tard, les sentinelles allemandes apprennent qu'elles ont permis à trois agents secrets britanniques de filer vers l'Angleterre.
- En Hollande, des appareils de radio informent la R.A.F. de toutes les concentrations de troupes et de matériel, de l'emplacement des dépôts de munitions et des aérodromes camouflés.
- En Belgique, par une nuit noire, dix soldats allemands sont attaqués et battus à mort. Le lendemain, on retrouve les cadavres dépouillés de leurs uniformes. Ces vêtements militaires sont employés par les agents secrets britanniques.
- De jeunes Français traversent leur pays à pied, marchant pendant la nuit. Ils veulent atteindre l'Angleterre pour s'enrôler dans les rangs de la France combattante. Ils arrivent à se rendre maîtres d'une vedette lance-torpille allemande et traversent la Manche sous la protection d'avions britanniques.
- En Bretagne, les autorités allemandes ont abandonné le système de loger les officiers dans les maisons des Bretons auxquels ils donnaient une heure pour vider les lieux : la R.A.F. semblait être parfaitement au courant de l'emplacement des demeures choisies par les nazis. Pour éviter des massacres systématiques, les Allemands furent obligés, en définitive, de faire loger les officiers avec les familles françaises.
- En Belgique, la Gestapo arrêta six prêtres qui avaient facilité l'évasion d'agents britanniques.
- Au cours du raid contre les îles Lofoten, les Anglais saisirent entre dix et vingt bateaux. Ils avaient sans doute reçu des renseignements très exacts.
- A Berck-sur-Mer, dans la France septentrionale, quarante parachutistes anglais atterrirent. Ils étaient attendus par des patriotes français qui les guidèrent jusqu'à un aéroport avoisinant. Les sentinelles furent vite maîtrisées. Quelques heures plus tard, quarante prisonniers allemands, étroitement surveillés, quittaient l'aéroport ravagé à destination de l'Angleterre.

* * *

On pourrait ainsi citer des exemples à l'envi. Mais le fait sur lequel il faut insister est que les armées secrètes d'Europe ne cessent pas une heure, pas une minute de combattre. C'est par une suprême ironie que les Allemands, qui sont venus à bout de bien des nations grâce à l'organisation de leur cinquième colonne, trouvent aujourd'hui une source importante d'ennuis en la sixième colonne des patriotes qui luttent à travers l'Europe.



Grimper sur une corde, sans se servir de ses jambes, n'est pas un exercice de tout repos.



Une course à travers une région particulièrement accidentée. Une récompense sera accordée au premier arrivé.

LA JEUNESSE AMERICAINE à l'entraînement

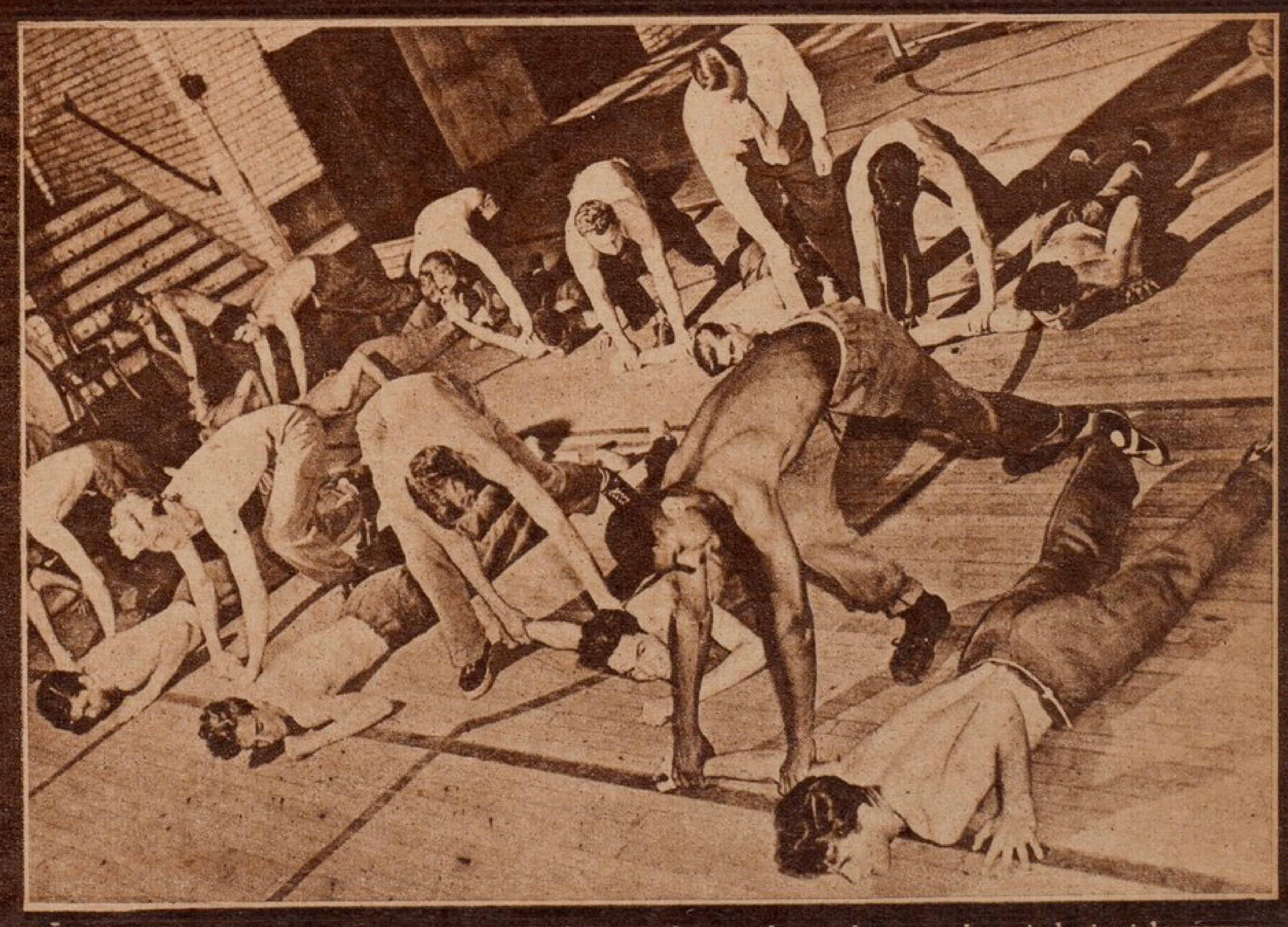
Jusqu'ici, quatre millions d'Américains sont déjà sous les armes et les troupes d'outre-Atlantique ont été envoyées dans un grand nombre de secteurs répandus à travers le monde entier. L'Amérique ne chôme pas, ainsi qu'on le voit, et ses moyens de production deviennent tous les jours plus considérables. Et aux Etats-Unis les troupes s'entraînent et subissent les exercices physiques les plus violents. Voici quelques photos montrant la jeunesse américaine à l'entraînement.



La boxe conserve la forme des jeunes soldats prêts à défendre la cause de leur patrie.



Voici la façon dont il faut escalader un mur. Ceci ne va pas toujours sans des chutes.



Des exercices physiques réguliers maintiennent la souplesse des muscles et de tout le corps.

Malan

le plus grand as de tous les temps

par QUENTIN REYNOLDS

Correspondant étranger du magazine américain « Collier's »

Le Wing Commander Adolph G. Malan, plusieurs fois décoré, est le plus grand pilote de chasse de cette guerre.

Au cours de mon séjour en Grande-Bretagne, j'ai eu l'occasion de devenir l'ami d'un grand nombre d'aviateurs de la R.A.F. Il n'en est pas un qui ne m'ait dit : « Vous connaissez bien le « Marin ». Ne voulez-vous pas me présenter à lui ? » Cette requête m'a été faite même de la part de pilotes éprouvés, portant sur la poitrine le ruban bleu et blanc de la «Distinguished Flying Cross». Car Malan, alias le « Marin », jouit auprès de tout le personnel de l'aviation britannique d'une réputation unique.

Je me trouvais, avec le « Marin », à un aérodrome où il faisait fonction d'instructeur, inculquant aux jeunes pilotes tous les trucs dont sa technique s'est enrichie au cours des combats victorieux qu'il a livrés.

— Je serai bien heureux de recommencer l'action, me dit le « Marin » en laissant tomber sa combinaison d'aviateur sur le sol. Voilà quinze jours que je suis ici, et je trouve la vie très monotone après tous ces mois de combats. Cependant, ajouta-t-il, peut-être fais-je erreur. Je ne sais pas s'il vaut mieux s'ennuyer continuellement ou bien continuellement avoir peur.

— Vous, peur ? lui demandai-je sceptique.

— Dans notre métier, celui qui n'a pas peur ne vit pas longtemps, dit gravement le « Marin ». Nous avons tous peur, excepté peut-être pendant le premier combat. Alors on est trop excité pour donner une prise quelconque à la crainte.



— Racontez-moi l'histoire, « Marin », demandai-je. Faites-moi le récit de votre premier combat.

— Oh ! répondit Malan évasivement. Ce n'est pas à vraiment parler un événement sensationnel. N'importe quel autre pilote de chasse pourrait vous conter une histoire similaire. Mais ce jour...

« C'était le 21 mai 1940, et la campagne de France battait son plein. Les armées allemandes avançaient partout. Mais nous ne pensions pas beaucoup à tout cela. Notre attention était concentrée sur ces pilotes de Hurricanes qui combattaient dans le ciel français et qui, tous les jours, accomplissaient des exploits à nous donner le frisson.

« A cette époque j'étais un simple lieutenant, et je commandais une formation de six appareils, deux sections. Mais jusqu'alors, mes hommes et moi n'avions effectué que des patrouilles inoffensives sur Douvres, Deal, et autres localités similaires.

« Le 21 mai 1940, vers midi, mon escadrille reçut l'ordre de prendre l'air et d'aller patrouiller au-dessus de Douvres. Je jetai un regard vers le ciel. Je n'avais aucun espoir de trouver un cerf-volant ennemi dans ces nuages. «Encore une patrouille comme les autres», pensai-je. Cela m'indisposait, car je savais que je commandais une escadrille de valeur.

« De toute façon, nous débouchâmes des nuages, à une altitude de 17.000 pieds. A ma droite, l'aile de l'appareil de Johnny Freeborn touchait presque le mien. A ma gauche naviguait Bertie Aubert, qui était à moitié américain. A travers mon microphone je criai : « Excellente formation, les gars ! » Puis je regardai vers la France, et je vis autre chose.

« Vous vous souvenez, la France était notre alliée. A quelque 15.000 pieds au-dessus de Calais, j'aperçus de petits nuages noirs. La D.C.A. française tirait sans arrêt, ce qui voulait dire que l'ennemi était au-dessus de la région. Je criai : « Tally-ho, sur Calais ! Allons chercher du gâteau ! »

« Nous poussâmes à fond les manettes des gaz. Un Spitfire peut traverser la Manche plus vite qu'on ne traverse une rue. Entre nous et Calais, il y avait des nuages. Nous les traversâmes comme des boulets, et lorsque nous débouchâmes, instinctivement, sans penser, je tirai sur mon manche à balai et, comme l'avion s'élevait, pressai le bouton qui faisait fonctionner mes huit mitrailleuses.

« Un Heinkel 111 se trouvait à une cinquantaine de mètres devant moi, et peut-être à 80 mètres au-dessus. Mes balles le battirent tout au long de son fuselage, et je le vis s'ouvrir en deux comme une boîte. Il explosa littéralement dans l'air, et je criai dans mon micro : « Reformez ! Reformez ! »

« Finalement j'avais goûté à l'action. Ce fut une sensation joyeuse. Depuis longtemps je me demandais avec anxiété comment j'allais me comporter au cours de mon premier combat. Maintenant je savais que je n'avais fait qu'exécuter les mouvements appris au cours des longs mois d'entraînement.

Je découvris ensuite un gros Junker 88. J'aime beaucoup abattre ce genre d'appareils. Ils ont des mitrailleurs arrière au-dessus et au-dessous du fuselage, de sorte qu'il faut les approcher en suivant une technique différente. Je me rapprochai jusqu'à 450 mètres avant d'ouvrir le feu. Je vis distinctement mes balles qui frappaient à la jointure de l'aile de tribord avec le corps de l'avion. J'approchai encore jusqu'à 120 mètres et lâchai une nouvelle rafale. J'étais étonné de ce que les mitrailleurs ennemis ne tiraient pas. Ensuite, je le vis plonger en flammes. Je pensai alors à retrouver mes camarades de formation.

« Je me mis facilement en contact avec Johnny Freeborn qui m'annonça, frémissant, qu'il avait descendu deux appareils ennemis. Mais Bertie demeurait introuvable. Nous apprîmes plus tard, qu'après avoir détruit deux avions à croix gammée, il avait dû, faute d'essence, atterrir sur un aérodrome de Calais.

« Nous mîmes le cap sur l'Angleterre. J'étais content...

« J'étais content lorsque j'allais me coucher ce soir-là, et je riais en moi-même, parce que, depuis mon enfance, j'avais toujours désiré devenir marin et que, par contre, j'avais trouvé dans l'aviation ma vocation véritable, Je me rappelais les jours de ma jeunesse, à la ferme, en Afrique du Sud, lorsque je ne savais pas ce qu'était un avion, et que j'avais orné tous les murs de ma chambre de photos représentant des navires de guerre.

« A l'âge de treize ans, je quittai la ferme pour le navire-école « Général Bothaé ». A seize ans, je naviguais.

« Jusqu'alors, je n'avais jamais vu un avion. Puis, Charles Lindbergh traversa l'Atlantique. Il devint mon héros. A partir de cet instant, je n'ai eu qu'un seul désir au monde : voler. Mais j'étais dans la marine. Je fis partie de la réserve navale et passai trois mois merveilleux à bord du H.M.S. « Exeter ». J'aime la R.A.F., mais je n'oublierai jamais la Navy. Lorsque l'âge limite de la Royal Air Force fut porté à vingt-cinq ans, je m'enrôlai.

« Il existe un certain nombre de qualités qu'un pilote de chasse doit avoir, sinon il ne fera pas long feu. Par ces temps troublés, le courage est un talent secondaire. Aucun homme n'est plus courageux que son prochain. Les volontaires civils du feu, à Londres, les membres de la défense passive de Coventry ou de Plymouth, ces hommes ont accompli, sous le feu, des exploits que nous autres pilotes de combat de la R.A.F. ne pouvons que regarder avec admiration. Nous n'avons pas besoin de faire montre d'un courage de ce genre.

« Un pilote de chasse a aujourd'hui besoin d'autre chose que de courage : la bravoure non raisonnée ; non intelligente est en fait un terrible handicap pour lui. Il combat avec la tête et non pas avec le cœur.

« Les qualités qu'un bon pilote de combat doit posséder sont au nombre de trois. Premièrement, il doit être nanti d'une nature agressive. Il doit toujours penser en termes d'attaque, plutôt qu'en termes de défense. Il doit être toujours l'attaquant. S'enfuir est contraire à la nature d'un Spitfire.

« Deuxièmement, son esprit et son corps doivent être constamment en forme, de façon à réagir promptement devant une situation inattendue. Lorsqu'on combat dans le ciel, on n'a pas le temps de penser.

« Finalement, il doit posséder de bons yeux, des mains et des pieds qui ne tremblent pas. Les membres supérieurs et inférieurs du pilote sont ceux qui contrôlent l'appareil. Lorsqu'un Spitfire file à la vitesse de 500 kilomètres à l'heure, une légère pression inopportune sur le manche à balai risque de projeter l'avion en un piqué en vrille dont il ne sera pas facile de sortir. Mains, pieds, esprit, instinct doivent continuer à fonctionner normalement, même lorsqu'on vole la tête en bas.

« Les règles régissant les combats aériens ne sont pas nombreuses. J'ai effectué plus de 200 combats jusqu'aujourd'hui, et avec un minimum de chance, je pourrai combattre encore autant de fois. Si cette déclaration semble présomptueuse, je le regrette. Plus d'une fois j'ai filé vers ma base aussi vite que je le pouvais et il est probable que j'aurai à le faire encore. J'ai eu peur. Nous avons tous eu peur.

« On ne peut pas se laisser dominer par ses émotions, sous peine d'être vite tué.

« Pourtant, parfois, c'est plus fort que la volonté. Il y a quelques mois, je parcourais triomphalement l'aérodrome auquel j'étais attaché. J'étais le roi du monde. J'offrais des cigares à tout venant. Oui, vous l'avez deviné : j'étais marié depuis une année et je venais d'être père. C'était un garçon. Le baptême devait avoir lieu la semaine d'après, et Winston Churchill devait être le parrain. L'émotion que vous avez lorsque, dans le ciel, vous abattez votre ennemi ; l'émotion que vous avez lorsqu'on vous épingle sur la poitrine le « Distinguished Service Order » ou la « Distinguished Flying Cross » ; l'émotion que vous avez lorsqu'on vous élève au grade de Wing Commander, tout cela n'est rien, comparé à la frénésie qui vous projette aux nues lorsque la garde-malade vient vous dire : « C'est un garçon ».

« C'était une nuit splendide ; ma femme et mon fils se trouvaient dans un cottage à quelques kilomètres du terrain. Je regardais dans la direction de la maison, capable seulement de penser que j'aurais dû m'en aller là-bas, bientôt, pour le baptême. Je me demandais si j'allais faire de mon fils un marin ou bien un aviateur. Je n'arrivais pas à choisir entre ces deux carrières. Ou bien la politique ? Un membre du Parlement, et ensuite — qui sait ? — un ministre. Soudain... Je n'ai jamais rencontré un écrivain capable de décrire exactement le sifflement et le grondement d'une bombe. Un hululement sinistre qui s'épanouit en une détonation sourde que les mots n'arrivent pas à représenter. Soudain, plusieurs bombes s'abattirent à proximité. Ils étaient au-dessus du cottage. Ils approchaient.

« D'un bond, je fus debout. Mes mécaniciens étaient en train de chauffer le moteur de mon Spitfire. Je courus vers l'appareil et pris place dans la carlingue. En moins d'une minute, j'avais pris l'air. Cette fois-ci j'étais affolé. Si une bombe avait atteint le cottage ? Si vous êtes père, pouvez imaginer ce qui se passait en moi. J'ouvris la manette des gaz, imprudence grave, vu que mon moteur était encore à moitié froid. Je n'étais plus qu'un fou. Tout à coup, j'aperçus un avion : je pressai le bouton et lâchai trois mille balles dans sa carcasse. Il s'abattit en flammes, et pour la première fois je me sentis satisfait d'avoir tué des gens qui avaient essayé de tuer les miens.

« Ensuite, je retrouvai mes esprits. J'étais redevenu un pilote de combat. Je cherchai d'autres appareils ennemis. J'en trouvai un que j'abattis. Je le repérai à 8.000 pieds, un gros Junker 88. A cent vingt mètres, j'ouvris le feu. Il fut criblé de balles et explosa en pièces. Tout joyeux, je rentrai à l'aérodrome et me précipitai au téléphone. Ma femme et mon enfant dormaient. Ils n'avaient même pas entendu les bombes.

« Je n'ai pas fait beaucoup de chasse de nuit, depuis ce soir-là. J'aime mieux les combats diurnes. A vrai dire, je n'aime pas du tout les combats. Personne ne les aime d'ailleurs, pour peu qu'il soit raisonnable. A moins qu'on ne défende quelque chose digne d'être défendu. Moi, j'ai des raisons pour me battre : mon merveilleux pays, ma merveilleuse femme et mon merveilleux bébé. »



Enfermés en groupe dans un large panier, il suffira d'ouvrir une petite trappe pour que les pigeons prennent leur envol.

Une escadrille de pigeons voyageurs en plein vol. Les services que ces animaux ailés rendent est des plus appréciables.



Le lâchage d'un pigeon voyageur. Il ira porter à l'endroit qui lui est assigné un message d'une importance considérable.

Le message est accroché à la patte du pigeon. Sans se tromper, celui-ci s'acquittera de la tâche qui lui est assignée.

Le pigeon voyageur

SOLDAT DE PLUME

de toutes les guerres

Le gouvernement vient de rendre un arrêté portant réquisition des pigeons voyageurs. On aperçoit d'emblée les motifs qui, en temps de guerre, ont pu inspirer une telle mesure. Tout d'abord, ces oiseaux sont de précieux messagers, particulièrement dans le désert où la coordination entre des éléments d'armée est tellement importante, mais surtout ils peuvent servir aux desseins de dangereux espions cherchant à renseigner l'ennemi.

Tous les pigeons de Paris, paraît-il, sont morts. Quelques-uns ont été mangés, ce qui est naturel, mais la plupart d'entre eux ont été condamnés à mort parce qu'ils transportaient des messages.

Cela n'est pas une citation de Victor Hugo ni de Dumas, mais un extrait d'une lettre provenant en contrebande de la France occupée et datée du mois de janvier 1942. Au début de 1940, l'homme qui aurait parlé des pigeons dans la guerre moderne aurait provoqué des rires. Même le War Office l'aurait considéré comme un réactionnaire. Mais il a bien dû changer d'avis... Hors de Grande-Bretagne, de Takoradi sur la côte occidentale d'Afrique, à Alep près de la frontière turque, de Chypre au désert du Sinaï, de Khartoum à Capetown, le « Middle East Pigeon Service » déploie une activité sans cesse croissante. Les pigeons qu'il élève pourvoient aux communications quand tous les autres moyens font défaut. Institué au début de cette année, le « Middle East Pigeon Service », recevant les précieux messagers de l'air de l'Afrique du Sud, vise à la création d'une armée de 15.000 pigeons avec un personnel supérieur de 400 pigeons experts. Les soldats de plume déjà en service se sont rendus très utiles dans le désert occidental et, quoique aucun d'entre eux n'ait encore été mentionné dans les dépêches, il se pourrait bien qu'à l'instar de « Cher Ami » qui se distingua dans l'autre guerre, certains rejoignent les rangs de ceux qui ont gagné les honneurs militaires par un fait de courage et d'endurance.

Mais comment s'expliquer que les pigeons se soient rendus tellement utiles dans la guerre moderne ? On a observé en Angleterre que les pigeons du « Signal Corps » transmettent mieux les messages que le téléphone ou les messagers humains. En dépit des attaques ennemies, des gaz, des oiseaux de proie et du mauvais temps, plus du 90 % des messages confiés aux pigeons parviennent à destination en bon état. Pour une armée en guerre, il est de nécessité vitale de maintenir des lignes de communications et des contacts personnels entre ses services ; et quand tous les autres moyens font défaut, les pigeons voyageurs constituent une précieuse ressource.

D'où proviennent ces oiseaux ? De tout temps les gouvernements se sont préoccupés d'élever des pigeons voyageurs. En période de troubles et de guerre, les villes, les villages, les campagnes en fournissent un certain nombre ; d'autres proviennent de sources privées. Un jeune Islandais de 18 ans offrit à la patrie ses 200 gracieuses bêtes ; un éleveur de pigeons d'Indiana céda ses oiseaux les mieux entraînés. Des amateurs, des professionnels, des maniaques de l'élevage ont aussi contribué à augmenter l'effectif de cette armée ailée ! Les services des propriétaires oiseleurs sont volontiers acceptés, car il faut, pour l'entraînement des pigeons voyageurs, des hommes expérimentés et particulièrement doués pour former ces soldats de plume.

Certains de ces pigeons sont gros comme de jeunes poulets et pèsent de 2 1/2 à 3 livres ! Ils acquièrent plus de valeur si on les laisse voler en liberté. « Cher Ami », un pigeon célèbre dont la dépouille se trouve au musée national de Washington, et qui fut décoré pour avoir sauvé 130 soldats assiégés en délivrant un message au péril de sa vie, était un oiseau de l'espèce la plus ancienne que l'on connût.

Les pigeons possèdent un sens extraordinaire de leurs obligations envers leur famille, et c'est le désir irrésistible de regagner le pigeonnier et de retrouver leurs petits qui les rend si précieux pour les hommes. Déjà 3.000 ans avant J.-C., les Egyptiens les utilisaient pour transmettre des messages et les anciens Grecs les employaient au cours des Jeux Olympiques pour annoncer au loin le nom des vainqueurs. Depuis des siècles, ils sont employés dans les guerres, le sport et pour les expériences scientifiques. La première fois que, de mémoire d'homme, on recourut à leurs services dans des actions militaires, ce fut à Mutina, 43 ans avant J.-C., pendant le siège de Décimus Brutus par Marc-Antoine.

CARACTÉRISTIQUES

Les pigeons voyageurs offrent diverses combinaisons de plumages ; cependant, ils ont en général une teinte bleu tendre striée de lignes bien marquées. Cette couleur les fait passer inaperçus auprès des faucons et des chasseurs. A leur pleine maturité, ils sont un peu plus grands que les geais et pèsent entre 1.700 et 2.300 grammes. Très intelligents, ils portent une affection profonde à leurs congénères ; ayant choisi une compagne, ils la gardent durant toute leur vie. Si l'un des oiseaux revient de la ligne du front, épuisé et meurtri, sa pigeonne le caresse, lui « parle », le réconforte de son mieux ! Si l'un d'eux est tué, l'autre ne remplace jamais le disparu et vivra solitaire jusqu'à la fin de ses jours.

Il est difficile de distinguer le mâle de la femelle ; « Cher Ami », dans la citation militaire dont il fit l'objet, fut désigné tout à la fois comme un pigeon et une pigeonne. Lorsqu'ils couvent, le mâle garde généralement le nid de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, puis la femelle prend son tour pour les six autres heures. Extrêmement obligeants les uns envers les autres, ils aident leurs voisins dont ils nourrissent les petits.

ENTRAINEMENT

L'entraînement des pigeons commence lorsqu'ils atteignent douze semaines. D'abord, on imprime « l'adresse » des oiseaux en larges lettres sous les longues plumes des ailes ; ainsi, s'il leur arrivait de se perdre pendant l'entraînement, ils seraient aisément identifiés. Plus tard, tous les oiseaux sont marqués au moyen d'étroites bagues d'aluminium qui enserrent les deux pattes et sont numérotées. Chaque pigeon figure dans un registre sous son chiffre.

Le premier stade de l'entraînement consiste à permettre un vol autour de la chambre pendant une demi-heure chaque jour, durant quelques semaines. Jour après jour, la distance à couvrir est augmentée ; à la fin, on fait parcourir au pigeon de longues distances. 750 kilomètres ne représentent pas un vol très important ; certains oiseaux ont regagné leur pigeonnier après un vol de 3.000 kilomètres en franchissant environ 1.000 kilomètres par jour. Un pigeon parcourut une distance de 4.500 kilomètres en volant à la vitesse de 105 kilomètres à l'heure. De tels records sont enregistrés dans le sport populaire anglais connu sous le nom de « Racing Pigeons » (course aux pigeons). Dans ces épreuves, avant de prendre leur vol, les oiseaux sont marqués d'une bande de caoutchouc ou d'une contremarque aux pattes. Quand ils sont lâchés dans l'espace, ils se dirigent tout droit vers le ciel et dessinent des cercles afin de s'orienter. Une fois sûrs de leur direction, ils filent en ligne directe vers leur gîte. Lorsque l'oiseau arrive à destination, la contremarque est enlevée et on la place dans un appareil enregistreur spécial qui ressemble à une horloge ; l'aiguille de l'instrument, tournée à l'intérieur, marque l'instant du retour de l'oiseau. Chaque pigeonnier possède son horloge qui peut enregistrer jusqu'à 12 oiseaux.

Les femelles volent mieux quand leurs petits sont âgés de 3 à 5 jours, et les mâles quand leurs petits ont environ cinq semaines. Ils peuvent vivre de 14 à 15 ans, mais leurs meilleurs vols se passent entre sept et huit ans.



Un jeune pigeon, âgé seulement de quelques semaines, attendra de grandir pour suivre le même entraînement que ses aînés.



Ann Sheridan qui a obtenu le troisième prix de sex-appeal parmi les vedettes de Hollywood.

Ayez dans votre cuisine

UNE MARMITE NORVEGIENNE

et vous ferez des économies

SA CONSTRUCTION

Prenez une grande caisse, bien close, en bois, en carton ou en métal. Ses dimensions seront proportionnées au récipient qui doit y être introduit, mais elles excèderont toujours la marmite de 20 à 25 cm. en hauteur et en largeur. Le bord supérieur du capitonnage doit dépasser de 18 à 20 cm. le dessus du récipient, une fois que celui-ci a été posé dans la caisse.

SON CAPITONNAGE

Il est destiné à conserver la chaleur de la marmite, introduite dans la boîte. Capitonnez donc les parois intérieures de matières isolantes : foin, son, vieux journaux. Il faut laisser juste assez de place pour pouvoir introduire le récipient.

Commencez par disposer au fond une couche haute d'une dizaine de centimètres de journaux froissés et bien tassés, ou de son, ou bien encore de foin. Placez alors dans la caisse un assez grand morceau d'étoffe de laine au milieu duquel vous déposez la marmite. Rabattez l'étoffe sur celle-ci et bourrez tout autour avec l'isolant choisi. Lorsque les quatre côtés sont bien garnis jusqu'à niveau du sommet de la caisse, étalez votre étoffe et fixez-en les bords sur les parois intérieures de la boîte. (On peut, si on le préfère, ne capitonner que jusqu'à niveau du couvercle, mais, dans ce cas, le coussin supérieur doit avoir la longueur et la larguer entière de la caisse.)

Vous ferez, d'autre part, un coussin haut d'au moins 15 cm. qui s'adaptera parfaitement sur le récipient et joindra très bien tous les bords de la garniture.

LE RÉCIPIENT

Pas de casserole à queue. Choisissez un récipient à petites anses, celles-ci sont indispensables pour le placer et le retirer. Le choisir muni d'un couvercle fermant aussi hermétiquement que possible. Quand il a été posé dans la caisse, entourez-le d'un chiffon de laine et posez sur le couvercle un poids pour mieux le fermer.

LA CUISSON

Commencez par cuire les aliments, comme d'habitude, sur le feu et dans l'ustensile destiné à être introduit dans la marmite norvégienne. Vous déposez alors le récipient le plus vite possible, et sans soulever le couvercle, à la place qui lui est réservée. Vous le recouvrez du coussin spécialement préparé, vous rabattez le couvercle de la caisse, s'il y en a un, ce qui est préférable, et vous laissez cuire ainsi, sans feu. Ne soulevez pas le couvercle à tout bout de champ.

Comme il n'y a pas de dégagement de vapeur, vous trouverez, à la fin, exactement la même quantité de liquide que celle que vous avez introduite.

LES AVANTAGES

Economie de gaz, de pétrole ou d'électricité.

Economie d'aliments : ceux-ci cuits en vase clos ne s'évaporent pas.

Economie de temps : n'ayant plus de surveillance à exercer, vous pourrez vous consacrer à d'autres occupations.

Plus de goût de brûlé.

Plus d'odeurs désagréables.

La marmite norvégienne conserve le froid comme le chaud.

TEMPS DE CUISSON

Aliments	*Cuisson préalable*	*Dans la marmite norvégienne*
Bœuf à la mode	30 à 40 minutes	1 à 2 heures
Bœuf rôti à la casserole	30 à 40 minutes	3 à 4 heures
Bouillon de légumes	30 minutes	4 heures
Carottes	20 à 25 minutes	4 heures
Céleri en branches	15 minutes	2 à 3 heures
Choux	15 minutes	3 à 4 heures
Choux-fleurs	10 minutes	1 heure 30
Haricots secs	25 à 30 minutes	4 heures
Haricots verts	20 à 25 minutes	2 à 3 heures
Lentilles	20 à 55 minutes	3 à 4 heures
Macaroni-nouilles	10 à 15 minutes	1 heure
Petits pois	20 à 25 minutes	2 à 3 heures
Poisson	10 minutes	35 à 40 minutes
Pommes, poires sèches et pruneaux	25 à 30 minutes	3 à 4 heures
Pommes de terre entières	10 minutes	1 à 4 heures
Pommes de terre en morceaux	3 à 5 minutes	1 à 2 heures
Pot-au-feu	30 à 40 minutes	4 heures
Riz	3 à 5 minutes	1 heure
Ragoûts, viande en sauce	20 à 30 minutes	3 à 4 heures
Veau rôti à la casserole	30 à 40 minutes	3 à 4 heures
Saucisses, saucisson, porc	30 à 40 minutes	3 à 4 heures

N.B. — Le temps de cuisson sur le feu est compté dans le tableau donné ci-dessus à partir du moment où l'eau entre en ébullition.

POUR CEUX QUI COMBATTENT

Voici un pull-over chaud, pratique et confortable

Voici, pour commencer, un tricot sans manches, très élégant et facile à exécuter.

Fournitures : Pour une taille 44 il faut : 300 grammes de laine, trois ou quatre fils aiguilles n° 3 et 3 1/2, une fermeture-éclair de 12 centimètres.

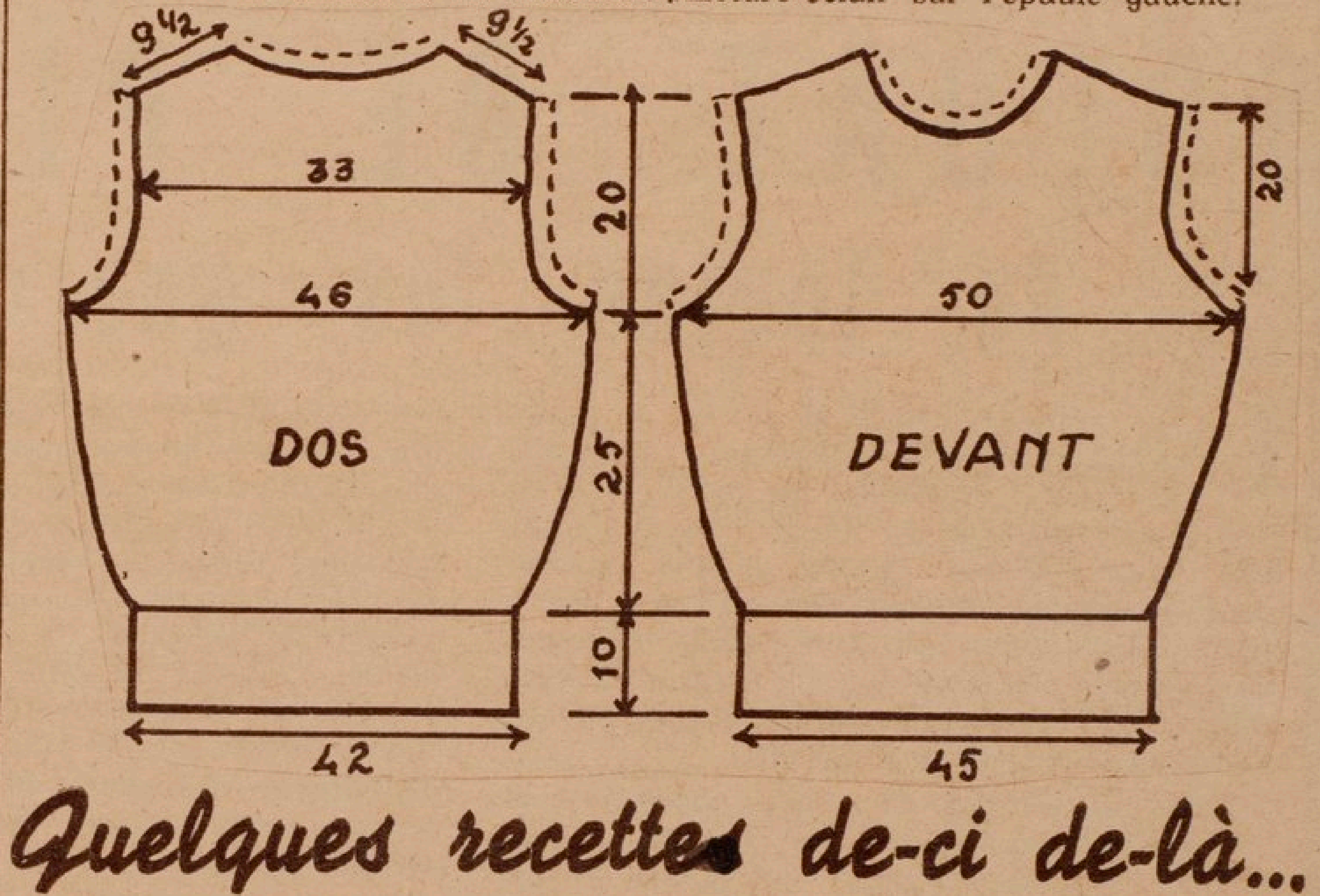
Points employés : Point de côte 1 et 1, 1 maille endroit, 1 maille envers, etc. Point de côtes piquées : 1er rang : +2 mailles end., 1 m. env., 2 m. end., 1 m. env. Reprendre à +. 2e rang et tous les rangs pairs : tout à l'envers. 3e rang : comme le premier. Répéter toujours ces deux rangs.

Echantillon : 20 mailles dans le point ci-dessus donnent 8 centimètres de largeur.

Exécution. Dos : Avec les aiguilles n° 3, montez 103 m., tricotez au point de côtes 1 et 1 sur 10 cm. de hauteur. Continuez avec les aiguilles n° 3 1/2 en côtes piquées en augmentant de chaque côté 1 maille tous les 7 rangs jusqu'à ce que vous obteniez 115 mailles sur l'aiguille. A 35 cm. de hauteur totale, formez les emmanchures en rabattant de chaque côté, alternativement, 5 m., 4 m., 3 m., 3 m. et deux fois 1 m. Il restera 83 m. Continuez tout droit. Quand les emmanchures auront 20 cm. de hauteur (voir schéma), biaisez les épaules en rabattant pour chacune d'elles quatre fois 6 mailles. Il reste 35 m. au milieu que vous rabattrez en une seule fois.

Devant : Montez 111 mailles, suivez exactement les mêmes explications données pour le dos. Augmentez de chaque côté jusqu'à 125 m. sur l'aiguille. Formez les emmanchures en rabattant de chaque côté 8 m., 4 m., 3 m., deux fois 2 m., deux fois 1 m. Il restera 83 m. Continuez tout droit, mais, à 52 cm. de hauteur totale, formez l'encolure en rabattant au milieu du travail 11 m. A ce moment, laissez en attente sur une épingle ramailleuse un des côtés, soit 36 mailles. Après ces 11 mailles, continuez à rabattre 5 m., 3 m., 2 m., deux fois 1 m. Il restera 24 m. Quand l'emmanchure aura 20 cm. de hauteur totale, biaisez l'épaule en rabattant quatre fois 6 mailles. Remaillez les 36 mailles laissées en attente et tricotez le vis-à-vis.

Assemblage : Repassez légèrement le dos et le devant, à l'envers. Cousez l'épaule droite, puis remaillez les mailles de l'encolure. Tricotez-les avec les aiguilles n° 3 en côtes 1 et 1 sur 3 cm. Cousez l'épaule gauche sur un demi-centimètre à partir du bras, relevez ensuite 136 mailles environ au bord des entournures, tricotez en côtes 1 et 1 sur 3 cm. en diminuant 1 maille à la fin de chaque rang pour biaiser le bord qui suit chaque couture de côté. Cousez alors ces coutures et posez la fermeture-éclair sur l'épaule gauche.



Quelques recettes de-ci de-là...

Haricots rouges au vin

Les haricots doivent tremper douze heures. Mettez-les dans de l'eau froide, avec un oignon clouté et un bouquet garni. Quand ils commencent à bouillir, prenez à part un gros oignon haché, roussi au beurre, saupoudrez d'une cuillerée de farine, faites rougir légèrement, mouillez avec un grand verre de vin rouge (de Chypre ou de Palestine). Laissez mijoter longtemps. Mettez ensuite les haricots dans cette sauce, laissez-les bouillir encore un quart d'heure et servez chaud.

Carottes à la bourguignonne

Prenez une douzaine de belles carottes, épluchez-les, lavez-les bien et faites-les cuire à l'eau bouillante avec du sel. Lorsque vos carottes sont cuites, ce qui demande à peu près une heure, vous les sortez de l'eau et les laissez égoutter dans la passoire.

Posez ensuite une casserole sur le feu avec un morceau de beurre gros comme un œuf. Lorsqu'il est bien chaud, mettez-y deux oignons coupés en lames minces, laissez-les jaunir, puis ajoutez les carottes coupées en morceaux et saupoudrez-les de farine. Lorsque vous verrez la farine prendre une couleur marron, ajoutez-y un bon verre d'eau ou de bouillon, salez et poivrez. Laissez cuire un quart d'heure et servez bien chaud.

Oignons glacés pour garniture

Prenez de petits oignons d'égale grosseur, ôtez la tête et la queue et enlevez la peau sèche et la petite peau blanche qui vient après. Mettez ensuite une casserole sur le feu avec un morceau de beurre gros comme un œuf. Lorsque le beurre est fondu, ajoutez un morceau de sucre de la grosseur d'une noix et placez vos petits oignons dedans, puis laissez-les bien jaunir et retournez-les de temps en temps. Lorsque vos oignons sont d'une belle couleur dorée, ajoutez un verre de bouillon et laissez réduire votre sauce, tout en arrosant souvent vos oignons. Il faut que le feu soit très vif pour que la sauce se réduise promptement, sans cela les oignons se mettraient en purée.

Chou farci

Choisissez un chou bien pommé très serré, parce que, dans ceux-là, les chenilles ne s'y glissent pas. Epluchez-le et enlevez le trognon sans déformer le chou, versez ensuite de l'eau bouillante dessus, faites-le égoutter, puis mettez entre chaque feuille un peu de farce faite avec du bœuf et du veau haché mêlé avec un peu de chair à saucisse. Assaisonnez bien cette farce et, lorsque votre chou est entièrement garni, ficelez-le, puis confectionnez un petit roux-brun. Pour préparer le roux-brun, faites fondre un morceau de beurre, gros comme deux noix, auquel vous ajouterez une cuillerée de farine ou plus, selon la quantité de sauce que vous voulez faire. Lorsque le beurre et la farine prennent une couleur brune pas trop foncée, ajoutez de l'eau et du bouillon (pour un verre de farine, un verre d'eau suffit). Si cependant vous trouvez la sauce trop épaisse, vous pouvez ajouter un peu d'eau. Si, au contraire, la cause se trouvait trop claire, vous la lierez avec un peu de farine ou bien vous la ferez réduire par l'ébullition.

Votre roux achevé, mettez-y le chou, un oignon, une carotte en ronds et quelques os ou des débris de viande, si vous en avez. Laissez cuire trois heures à petit feu en ayant soin d'avoir toujours votre casserole couverte. Enfin, dressez votre chou sur un plat creux, ôtez la ficelle, enlevez les os ou débris de viande et versez dessus la sauce que vous passez à la fine passoire.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Tchécoslovaque »

Le mariage n'est pas un esclavage, il est, au contraire, une évasion, un renouveau. Puisque vous voulez tant changer de vie, l'occasion qui se présente à vous ne doit pas être repoussée. Je suis certaine que le jeune homme en question saura vous donner beaucoup de bonheur. Vous verrez combien votre façon de penser même changera avec le temps. Le mariage mûrit la femme et lui donne une expérience que, jeune fille, elle ne peut jamais posséder.

Nièce « Nanon la brune »

Pour 1 m. 50 de taille, vous devez peser 51 kilos ; tour de poitrine : 78 cm. ; tour de hanches : 82 cm. ; tour de taille : 60 cm. ; tour de bras : 25 cm. ; tour de cuisses : 45 cm. ; tour du cou : 31 cm. ; tour du mollet : 31 cm.

Nièce « Désespérée »

Seule la teinturerie pourra enlever la tache en question qui est une des plus tenaces et des plus difficiles à enlever que je connaisse. Ne vous désolez pas, mais choisissez une teinturerie connue, sinon votre belle robe de bal risquerait d'être irrémédiablement perdue.

Nièce « Hedy Lamarr »

Vous ne me dites pas de quoi proviennent vos cicatrices aux genoux, comment puis-je, dès lors, vous aider ? Pour le concert des auditeurs en question, adressez-vous à « Radio-Levant », Beyrouth. La chanson en question s'appelle « We will meet again » et c'est Vera Lynn qui l'a créée. Oui, vous pouvez garder votre pseudonyme chaque fois que vous m'écrivez.

Nièce « Discrète Alex. »

Oui, vous devez absolument demander aide et conseils aux sœurs de ce jeune homme. Elles pourraient, si elles vous aiment vraiment, vous donner un sérieux coup de main. Ne posez pas de questions indiscrètes à celui que vous aimez. Sachez demeurer réservée et attendez votre heure. Peut-être fréquente-t-il l'autre jeune fille en camarade ? Ne vous tourmentez pas pour de simples suppositions.

Nièce « Ah ! que je suis laide ! »

Mais non, voyons, vous exagérez. Vous n'êtes pas plus mal qu'une autre, mais, mon Dieu, que vous êtes mal habillée ! Ne savez-vous pas que les femmes un peu fortes ne doivent jamais porter des robes à rayures horizontales ? C'est pour cela que vous paraissez énorme sur la photo. Vos chaussures compliquées, vos talons trop hauts, ces fleurs à votre corsage vous donnent un je ne sais quoi de surchargé, de « out of fashion », comme disent les Anglais. Simplifiez votre aspect extérieur, vous ne le regretterez pas. Adoptez des toilettes sportives, des chaussures à talons américains. Vous verrez tout de suite la différence.

Nièce « Fifi »

Parlez sérieusement à vos parents et faites-leur comprendre que le fait de sortir avec ce jeune homme que vous aimez, surtout accompagnée de votre frère, n'a vraiment rien de répréhensible. Si vous savez trouver les arguments justes, ils comprendront.

Neveu « Harpo » (Héliopolis)

Pour les points noirs, vous trouverez prochainement un article dans ma rubrique « Féminités ». Suivez les conseils que je donne et vous vous en débarrasserez complètement. Pour vos boutons de jeunesse, évitez les mets épicés, les salaisons, les conserves, sauces, charcuteries, etc... Mangez beaucoup de légumes et de fruits, buvez du jus de tomates ou du jus de raisin.

Neveu « Aimant »

Pourquoi ne parleriez-vous pas à cette jeune fille ? Puisqu'elle vous plaît tellement, il serait temps, je crois, après deux ans, de lui déclarer votre flamme. Mais ne lui jetez pas votre déclaration d'amour comme cela, brusquement, à la figure. Soyez très gentil au début, puis, tout doucement, faites-lui comprendre la profondeur de vos sentiments à son égard.

Neveu « Un monsieur qui passe »

Je ne vois pas du tout pourquoi votre femme doit se teindre les cheveux. Quand on a un visage jeune, une chevelure grise n'a rien de vilain. Je trouve, au contraire, qu'elle donne un je ne sais quoi de charmant et de très féminin qui ne manque pas d'attrait.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Voici venir pour les collégiens la fin de leurs vacances, c'est-à-dire la fin des beaux jours et des soirées sans fin que l'on pouvait prolonger à loisir sans songer au pénible réveil du lendemain. Désormais, un réveil-matin discordant viendra brusquement arracher de leur sommeil écoliers et écolières qui reprendront, mollement, le chemin de leurs classes.

Que ces souvenirs sont lointains et, cependant, comme ils laissent encore leur arrière-goût amer dans nos souvenirs !

Les premiers jours de vacances, ivres de liberté et d'indépendance, on ne songeait qu'au plaisir du moment et l'on y sacrifiait avec fougue, tel un prodigue qui, disposant d'une somme limitée, se laisse entraîner à de folles dépenses sans penser qu'un jour il pourrait arriver au bout de son rouleau. Et les semaines font place aux semaines. Les devoirs de vacances ont été bien négligés, des versions latines et des problèmes d'algèbre et de géométrie gisent au fond des tiroirs, et puis, un jour, on se décide à mettre les bouchées doubles et à rattraper le temps perdu. Et un matin on regagne son collège ou son pensionnat en évoquant toutes les impressions recueillies. On se rappelle avec nostalgie les longues journées passées à la plage, les parties de pique-nique et le petit flirt ébauché un soir, et déjà mille projets voltigent dans la tête. On est déjà un homme ou presque, on veut devenir quelqu'un, on a un idéal, on voudrait déjà faire mille choses, entreprendre les projets les plus fous, montrer tout ce dont on est capable et, cependant, il faut d'abord terminer ses études, passer des examens, se soumettre à une discipline sévère, à des règlements, à des lois, car un collège est à lui seul un univers.

Et je me souviens encore avec attendrissement, ma cousine, de votre sortie de pension. Vous portiez ce jour-là une robe de légère mousseline et, sous le chapeau jeté négligemment sur vos cheveux bouclés, vos joues étaient en feu et vos yeux résumaient toute la fougue de vos dix-sept printemps. Que vous étiez jolie et qu'on avait du plaisir à vous voir et à vous entendre !

Chez vous, vous m'avez pris de côté et vous êtes livrée à quelques confidences, vous rappelez-vous ? Tout vous paraissait beau alors : la vie, les gens, les choses. Tout vous semblait extraordinairement merveilleux ! Et devant votre exubérance primesautière votre père ne manqua pas de vous adresser un regard sévère qui, du coup, mit un terme à votre expansion.

— Je suis une vraie jeune fille maintenant, m'avez-vous dit avec une expression joyeuse. Je pourrai aller dans le monde, danser, m'amuser et veiller aussi tard que possible. Vous serez mon mentor attitré et aussi peu encombrant que possible.

— Si j'ai bien compris, vous avais-je déclaré avec une amertume refoulée, cela signifie que je devrais souvent fermer un œil et même les deux yeux sur les incartades que vous comptez commettre.

— Allons, allons, n'ayez pas l'esprit étroit, mon cousin, et ne soyez pas trouble-fête. Soyez certain que je n'abuserai ni de votre bonté ni de votre indulgence.



Et les jours ont passé, ma cousine. Aujourd'hui vous êtes une jeune fille fiancée à un homme que vous aimez et, bientôt, vous remplirez, avec la conscience que je vous connais, votre rôle d'épouse et, je le souhaite pour vous, de mère. Et très vite le moment viendra où vous conduirez pour la première fois votre enfant à l'école. Vous sentirez alors monter en vous la mémoire des choses longtemps enfouies et vous vous reverrez à la place de celui ou de celle qui vous appelle aujourd'hui « maman ». Et un soupir nostalgique soulèvera votre poitrine.

Croyez à toute ma tendresse.

Votre cousin

SERGE FORZANNES

PETITS TRUCS BONS A CONNAITRE

POUR NETTOYER LE CREPE DE CHINE : S'il est de belle qualité, on peut le nettoyer plusieurs fois sans le détériorer. Pour cela, on le plonge dans une eau de savon épaisse, on le lave vivement, puis on le rince à l'eau salée. On le roule dans un linge et, quand il est à moitié sec, on le repasse avec un fer pas trop chaud. S'il est de qualité inférieure, il est prudent de le confier au teinturier dont les procédés chimiques peuvent seuls donner des résultats satisfaisants.

* * *

BOUTONNIERES TROP EMPESEES : Quelle impatience a souvent votre mari de ne pouvoir passer un bouton dans une boutonnière fortement empesée ! Donnez-lui donc le conseil de laisser tomber une goutte d'eau sur l'envers de la boutonnière. Quelques secondes après, le bouton passera avec facilité et le linge sera resté impeccable.

* * *

CHAUSSURES TROP NEUVES : Avez-vous jamais été agacée par le bruit de vos chaussures qui craquent à chaque pas que vous faites ? Voici un moyen de corriger ce défaut : posez-les sur un plat plein d'huile de lin, la semelle absorbera cette huile, ne « criera » plus et sera beaucoup plus résistante.

* * *

NETTOYAGE DU MARBRE : Faites un mélange de vinaigre et de pierre ponce finement pulvérisée. Appliquez ce mélange sur le marbre, laissez-le quelques heures, brossez ensuite fortement et rincez à l'eau claire. Laissez sécher, puis frottez à nouveau avec du blanc d'Espagne et une peau de daim.

* * *

NETTOYAGE DES BIJOUX : Pour nettoyer les bijoux à mailles en or ou en argent, tels que chaînettes, sautoirs, etc., mettez-les dans une bouteille contenant de l'eau savonneuse, fermez bien et agitez dans tous les sens. Il n'y a plus qu'à rincer dans deux ou trois eaux claires et à essuyer avec une peau.

Les pierres, après avoir été savonnées, doivent être frottées avec un tampon de papier de soie imbibé d'un alcool, eau de Cologne ou autre, puis séchées dans une boîte contenant de la sciure de bois. Les feux ont alors un éclat incomparable. Les bijoux d'argent ou de nickel redeviennent brillants si on les frotte avec de la laine humectée d'ammoniaque.

Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

LE MYSTERE DU COLLIER

L'inestimable joyau appartenant au millionnaire Clive Collins avait disparu de sa résidence de campagne. La police suspectait Harold, le fils unique de Collins.

Mais le millionnaire déclara à l'inspecteur Blacker :

— Je ne crois pas que mon fils soit coupable, quoiqu'il persiste à refuser de donner des explications. J'ai l'impression qu'il essaye de couvrir quelqu'un.

— Mais vous l'avez surpris près du coffre ouvert. Vous l'avez fouillé et vous n'avez rien trouvé sur lui, est-ce exact ?

— Absolument. C'est d'ailleurs lui-même qui a proposé la fouille.

— Quelles sont les autres personnes qui habitent la maison ?

— Le personnel et ma pupille, Miss Ethel Lomas.

— Puis-je la voir ?

— Certainement, répondit Collins qui sonna un valet.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille répondait avec assurance à l'interrogatoire de l'inspecteur.

— N'avez-vous pas été fiancée à Harold, mademoiselle ?

— Oui, mais nous avons rompu, répondit Ethel, après une légère hésitation. Je suis maintenant fiancée avec le capitaine Fisk, qui habite tout près, au cottage Rose.

— Je vous remercie.

Une enquête révéla à Blacker que Harold était fortement endetté et que, récemment, il avait commencé à fréquenter avec assiduité la fille d'un des fermiers de son père.

Le même jour, en perquisitionnant dans le jardin, il aperçut des empreintes d'homme et de femme côte à côte. Un peu plus loin se trouvaient, dans la même direction, des traces de pas, laissées par des chaussures d'homme. Par endroits, les premières empreintes piétinaient la troisième. Blacker put s'en rendre compte en examinant soigneusement les traces. L'inspecteur suivit le faisceau d'empreinte et se trouva soudain devant le cottage Rose, habité par le capitaine Fisk.

Ce dernier se trouvait chez lui et vint ouvrir lorsque Blacker sonna. Il ne fit aucune objection lorsque le policier lui demanda de fouiller la maison. Mais quelques minutes plus tard, il demeura bouche bée : du tiroir d'un bureau, Blacker avait sorti le fameux collier. Le capitaine nia le vol avec énergie.

— Venez avec moi, se contenta de répondre le détective.

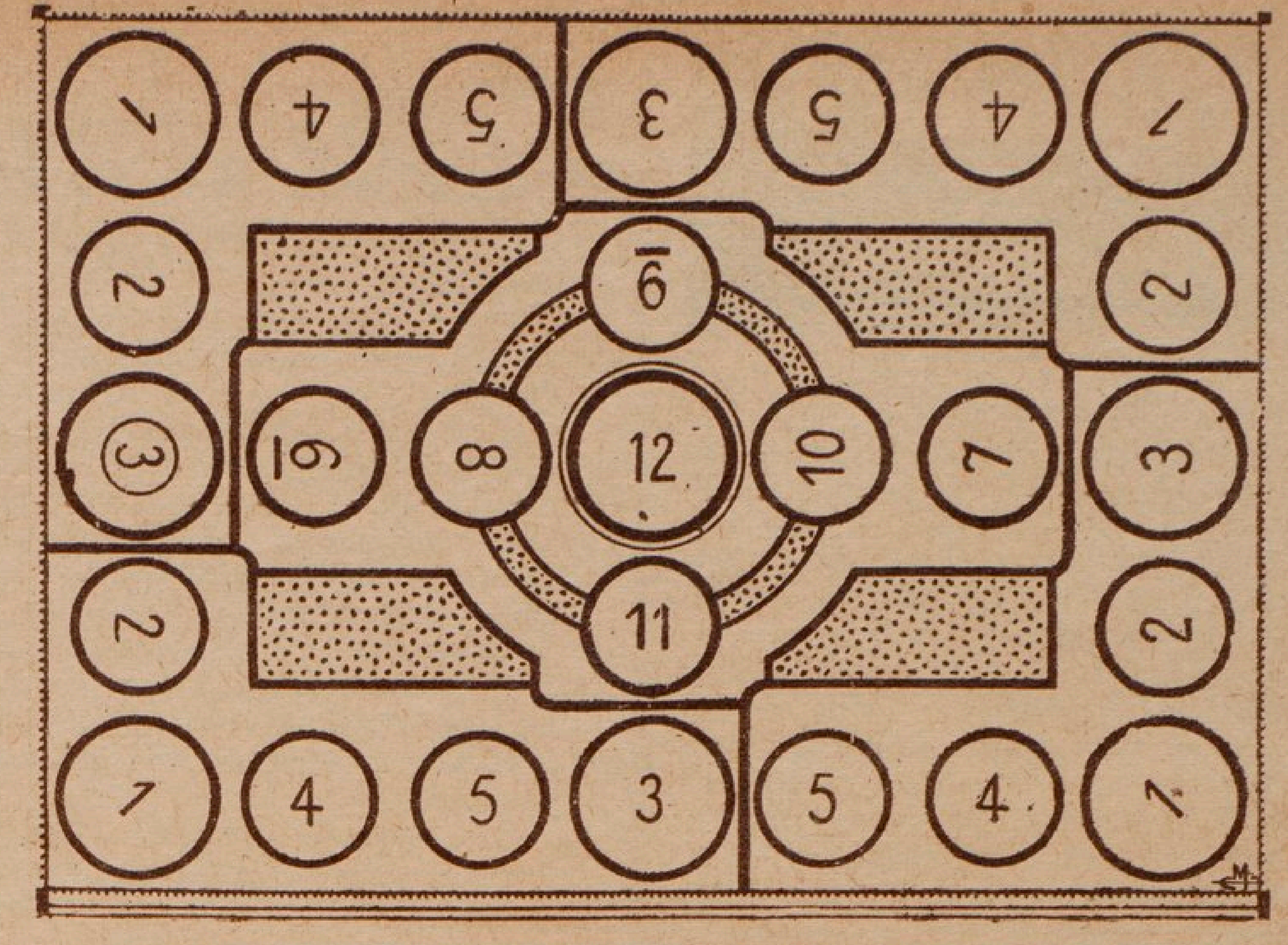
Les deux hommes s'acheminèrent vers la résidence de Collins. Blacker fit mander Harold et lui dit :

— Je viens de découvrir le collier chez le capitaine Fisk. Vous saviez qu'il l'avait volé, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Harold. J'ai surpris le capitaine et Ethel devant le coffre-fort de mon père. Je les ai ensuite suivis et les ai vus cacher le collier dans le bureau. Quand je revins près du coffre, mon père arriva à l'improviste. Je me suis tu pour sauver Ethel.

— Votre histoire est très touchante, dit Blacker, mais vous mentez. Maintenant, je veux la vérité.

Comment l'inspecteur avait-il pu établir que l'histoire de Harold était inventée de toutes pièces ?



LE JEU DES RONDS

Ce jeu demande deux, trois ou quatre joueurs, ayant chacun un pion de couleur particulière. Chaque joueur joue avec deux dés et choisit pour camp un groupe de ronds allant de 1 à 5. Les ronds allant de 6 à 12 servent pour tous les joueurs.

Pour gagner il faut, le premier, parvenir au n° 12, centre du jeu.

Chacun des joueurs doit passer d'un rond à l'autre en commençant par 1 et en continuant par 2, 3, 4, 5, 6... Le joueur ne peut placer son pion dès le début sur le rond 1 que si l'un au moins des deux dés amène 1.

Pour passer à 2, il faudra que l'un au moins de ses deux dés donne 2 ou qu'ils donnent 1 chacun.

Le joueur ne pourra passer son pion au troisième rond que si ses deux dés amènent 3 à eux deux. Il passera ensuite à 4, 5, 6 et aux autres, dans l'ordre, de la même manière, c'est-à-dire si ses deux dés amènent au total le chiffre désiré.

Lorsqu'on arrive à 6, on n'observe plus la même règle pour continuer ; on place directement le pion sur la case correspondant au chiffre obtenu aux dés.

On peut donc gagner de suite en amenant 12. Si l'on obtient 11, on attend, pour continuer, que ceux des concurrents étant parvenus déjà au sixième rond aient joué au moins trois fois. A partir du rond 6, comme avant, les points obtenus aux dés ne comptent pas lorsqu'ils sont inférieurs au chiffre où l'on est parvenu. Si plusieurs joueurs se trouvent ensemble sur le 6, le dernier qui y est parvenu reste cinq fois sans jouer.

Celui qui, parvenu au n° 5, amène plus de cinq fois de suite un des chiffres nuls inférieurs à ce chiffre 5 recommence la partie.

QUELLE HEURE EST-IL ?

— Quelle heure est-il ? demande Albert.

— Il y a trois quarts d'heure, répondit Jacques, il était exactement 4 heures et deux fois autant de minutes qu'il en manque à présent pour faire 6 heures.

Quelle heure est-il ?

SAGESSE

● Le bonheur consiste dans l'égalité des forces et des désirs.

● La question n'est pas de voir si l'on est heureux, mais de savoir si l'on a tout fait pour le devenir. *Fromentin.*

L'ONCLE ET LA NIECE

— Quel âge as-tu, Tonton ? demanda Alice.

— J'ai 4 fois ton âge, répondit Oncle André.

— Plus tard, est-ce que je serai aussi vieille que toi ?

— Non, ma petite Alice, mais dans six ans, je n'aurai plus que 3 fois ton âge.

Quel âge a Alice, quel âge a Oncle André ?

SOLUTIONS

LE MYSTERE DU COLLIER

Le troisième sillon d'empreintes était, par endroits, piétiné par les autres traces de chaussures. Donc, si Harold avait suivi les voleurs, comme il l'avait déclaré, les traces de ses pas auraient dû être au-dessus des empreintes du capitaine et de sa fiancée. Donc Harold avait précédé le couple au cottage. Et, dans ce cas, il ne pouvait savoir que le collier avait été caché dans un tiroir du bureau, à moins de l'y avoir mis lui-même.

LES MOTS HISTORIQUES

Mirabeau — Napoléon — Cambronne — Louis XVIII — Louis XIV — Louis XV — Louis XVI.

QUELLE HEURE EST-IL ?

5 h. 35.

Il y a trois quarts d'heure, il était 4 h. 50, soit 4 heures + 2 fois 25 minutes ; or il est 6 heures moins 25 minutes.

L'ONCLE ET LA NIECE

Alice a 12 ans et oncle André 48. Dans six ans, Alice aura 18 ans et oncle André 54.

POURQUOI SOMMES-NOUS IMBERBES ?

La mode des mentons glabres remonte à l'homme des cavernes. A cette époque, les règles de la guerre n'existaient pratiquement pas. Nos bons ancêtres, lorsqu'ils se trouvaient devant un ennemi, le saisissaient par où cela leur était le plus facile, sans s'embarrasser de scrupules à l'égard du « fair play ». Or, l'expérience avait démontré qu'il était très aisé de saisir un ennemi par la barbe, lui maintenant ainsi la tête bien en place, pendant que de l'autre main on pouvait lui asséner en toute tranquillité un bon coup de hache, destiné à lui fendre le crâne jusqu'au menton.

Au bout d'un certain temps, nos ancêtres commencèrent à se rendre compte que le port de la barbe était un sérieux handicap dans ces luttes quotidiennes et sans merci. Alors, ils eurent l'idée brillante de supprimer ces poils superflus du visage.

Et c'est pour cette raison, qu'en 1942, le commun des mortels du sexe masculin doit passer tous les matins de sa vie devant un miroir et se racler consciencieusement les joues avec une lame. Rarement l'opération se passe sans effusion de sang...

PETITE ATTRAPE

Dites à votre papa : « Je parie que je te dis exactement combien d'argent tu as dans ta poche, sans regarder. »

Vous tournez le dos, ou vous vous faites bander les yeux et vous dites :

« Prends l'argent que tu as en poche, mets-le dans ta main droite, et serre bien ! Ça y est ?

« Maintenant je puis te donner la réponse exacte : tu n'as rien du tout en poche ! »

DE QUI SONT CES MOTS ?

La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu.

La garde meurt et ne se rend pas.

L'exactitude est la politesse des rois.

L'Etat, c'est moi.

Après moi le déluge.

C'est légal parce que je le veux.

RIONS...

Au téléphone :

— *Allô, la maison Dubois frères ?*

— *Oui, monsieur.*

— *C'est M. Dubois ?*

— *Oui.*

— *Est-ce à vous ou à M. votre frère que j'ai l'honneur de parler ?*

* * *

— *...Et j'estime, dit en terminant le conférencier, que dans soixante-dix millions d'années, la terre sera entièrement refroidie, la vie y sera impossible...*

— *Combien d'années ? interrompit un auditeur.*

— *Soixante-dix millions !*

— *Ah ! bon, j'avais compris dix millions... vous m'aviez fait peur !*

* * *

— *Et tu as fait des progrès en anglais ?*

— *Tu vas en juger. Il y a un an, je le parlais si mal que je ne pouvais pas comprendre les gens du pays lorsque je me rendais en Angleterre. A présent, je le parle si bien que ce sont les Anglais qui ne me comprennent plus.*

"BENT ZAWAT"

Une scène dans la loge principale du Cinéma Kursaal, le soir de la première du film égyptien « BENT ZAWAT », la dernière production de « Nahas Films » qui remporte actuellement un grand succès. On reconnaît dans la photo, à gauche, l'acteur bien connu Youssef Wahby et Mme ainsi que M. Gabriel Nahas, et à droite, l'actrice Rakia Ibrahim.

NOS CONTES

MA PREMIERE AFFAIRE...

A une époque assez éloignée, tout jeune inspecteur fraîchement entré au service de Scotland Yard, j'obtenais mon premier poste : je devais veiller à la sécurité, et aussi à la bonne conduite, des sujets britanniques dans une petite ville dont je tairai le nom. Je dirai seulement que cette agglomération était située au cœur de l'Inde et qu'elle abritait quelques milliers de blancs seulement. Le reste de la population était composé d'Hindous pacifiques, marchands ou scribes, tous gens de tout repos vaquant à leur besogne. Pas le moindre incident ne vint troubler les premiers mois de mon séjour à N... Je me plaignais amèrement de l'inaction à laquelle j'étais condamné, et me voyais terminant mes jours dans cette petite ville, oublié par mes chefs, sans perspective d'avancement, sans espoir d'avoir à démêler une de ces mystérieuses affaires qui mettent un inspecteur en vedette du premier coup.

Mais la chance ne m'avait point abandonné du tout, et c'est au moment où je m'y attendais le moins que le sort me servit.

Avant de passer à mon récit, il me faut donner à mes lecteurs quelques explications topographiques.

Comme il arrive fréquemment, la ville européenne était un peu à l'écart du bourg indigène, vieux de plusieurs siècles. La ville anglaise ne comprenait que quelques larges boulevards bordés de cottages souriants. Au bout de l'avenue principale se trouvaient les courts de tennis, la piscine, le terrain de football et, dominant le tout, la mairie, grande bâtisse blanche où nous aimions à nous réunir. Une bibliothèque, des salles de jeu, des salons où l'on dansait aux sons de valses viennoises...

Bref, le lieu de réunion où les Anglais se retrouvaient pour échanger leurs impressions ou commenter les nouvelles qui venaient du pays et se sentir un peu moins loin de la patrie.

Un soir dont le souvenir est resté à tout jamais gravé dans ma mémoire, le général commandant l'armée de la province se trouvant être l'hôte de N..., un grand bal fut donné en son honneur dans les salons de la mairie, bal auquel presque tous les Européens furent conviés. J'y étais naturellement aussi.

La soirée était très gaie. Les uniformes de gala, les robes du soir ajoutaient à l'ambiance. On dansa, on but du champagne, on s'amusa beaucoup.

Vers minuit, au moment où la gaîté battait son plein, selon l'expression consacrée, mon secrétaire, qui était resté de service au commissariat, fit irruption dans la salle, suivi par les gendarmes. Il me fit signe et m'expliqua rapidement ce dont il s'agissait, sans toutefois me donner de grandes précisions : le temps pressait.

J'appris qu'un assassinat avait été découvert. En mon absence, mon secrétaire avait prévenu le commissaire en chef du district. Les ordres étaient formels : ne laisser sortir personne de la mairie avant son arrivée. L'affaire semblait grave, puisqu'on nous envoyait du renfort.

Une grande angoisse s'empara aussitôt de tous les assistants devenus silencieux.

Chacun voulut en savoir davantage... Mais mon secrétaire resta ferme. Il ne connaissait que la consigne. Je voulus retourner avec lui à mon bureau, mais ce garçon, qui avait décidément le sens de la discipline, m'en empêcha :

— Excusez-moi, inspecteur, me dit-il, mais vous êtes ici à titre privé, en tant qu'invité, et non en service. J'ai l'ordre formel de ne laisser sortir personne... Les exceptions, quelles qu'elles soient, ne me sont pas permises.

Qu'y pouvais-je ? Il m'était difficile de discuter avec mon subordonné, qui avait en somme raison sur le principe. Je rongeais mon frein, en attendant l'arrivée du « renfort ».

Les gendarmes gardaient les portes.

Les heures passaient, lourdes d'angoisse. Certains affichaient un optimisme voulu, tentaient d'organiser des parties de bridge. D'autres essayaient d'y voir plus clair, de deviner qui pouvait être la personne assassinée. On chuchotait des noms. On s'en prenait à moi. Je devais faire piètre figure, moi, l'inspecteur... Et pourtant, que pouvais-je savoir ?

Plus le temps passait, plus l'atmosphère devenait irrespirable. Des femmes pleuraient, ou se débattaient dans des crises de nerfs. Les hommes s'efforçaient de rester calmes, mais je voyais venir le moment où, eux non plus, ne sauraient point conserver leur sang-froid. De guerre lasse, je décidai d'agir malgré la consigne.

Fort heureusement, l'un des gendarmes qui gardaient les issues de la mairie voulut bien entendre raison après un bon quart d'heure de discussion. Je ne sais plus aujourd'hui quels étaient les arguments que j'employai pour le convaincre, mais il finit par céder, et me laissa sortir par une petite porte donnant sur le derrière du bâtiment.

Une fois dehors, je courus littéralement jusqu'à la rue principale. Tout semblait calme, silencieux, dans la ville où personne pourtant ne devait dormir... A mesure que j'avançais dans les rues désertes, une inquiétude toujours plus grande s'emparait de moi.

Brusquement, je fus mis en présence d'un spectacle inattendu : je me trouvai devant une villa habitée par un ménage ami, villa que je connaissais bien pour y avoir été plus d'une fois en visite. Je m'approchai de la maison, appelée « Seawood-Lodge », et lançai un regard à l'intérieur à travers la porte qui était demeurée ouverte. Le petit hall était dans un désordre indescriptible. (Je ne vous ai, peut-être, pas dit que la villa se trouvait juste devant un bec de gaz et qu'elle était de ce fait parfaitement bien éclairée.)

Je pénétrai à l'intérieur.

Tout semblait être sens dessus dessous.

Je ressortis aussitôt et m'approchai de la villa voisine. La porte, dont la serrure avait été forcée, n'était que poussée. La même vision me frappa : tiroirs éventrés, étagères vides, etc...

Ces deux rapides inspections me suffirent et je m'en fus, toujours en courant, à mon bureau, où je ne trouvai personne.

Je téléphonai aussitôt à mon chef. A mon grand étonnement, il se montra très surpris quand je lui parlai d'assassinat. Mais désormais je tenais mon coupable. Je demandai des renforts et une voiture.

Une demi-heure plus tard, un agent me trouva en train d'étudier la carte des environs. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où les individus que je comptais poursuivre pouvaient chercher refuge. Nous étions sur un plateau nu, qu'une seule route traversait, et percé de quelques grottes dont je connaissais bien les entrées.

Une véritable chasse à l'homme s'organisa. A quelques dizaines de kilomètres de notre petite ville, dans une caverne qui semblait être destinée à donner asile aux brigands, je retrouvai un des individus que je recherchais. Il était seul ! La charge de son butin avait été trop lourde, ou bien il avait espéré que le pot-aux-roses n'aurait été découvert que beaucoup plus tard. Je n'ai pas très bien compris pourquoi le coupable n'avait pas essayé de fuir plus loin avec la bicyclette que je découvris à ses côtés. Toujours est-il que quand je pénétrai dans la grotte, mon revolver à la main, je me trouvai en face d'un homme endormi.

Sa tête reposait sur un sac en grosse toile bise, comme en ont les indigènes, et qui devait contenir bien des objets précieux. Le filou, réveillé, ne tenta même pas de résister. Il me regarda seulement, haussa les épaules, cracha et me tendit les poignets que j'emprisonnai aussitôt dans une bonne paire de menottes.

Quand nous revînmes dans la ville, le soleil était déjà levé et éclairait les coquettes maisons du quartier européen.

Une grande fatigue commençait à m'envahir. Je me sentais engourdi et avais du mal à réunir les mots pour former une phrase intelligible. L'émotion, la nuit blanche que je venais de passer avaient eu raison de ma résistance.

Le ridicule de mon costume m'apparut quand je me trouvai en face de mon supérieur arrivé depuis peu : j'avais encore mon habit, avec une chemise tachée, un col avachi, une cravate qui n'avait plus rien de blanc... Quant à mes escarpins vernis, ils ressemblaient à tout, excepté à des chaussures... Le chef sourit et me dit :

— Vous êtes très fatigué. Vous ne me ferez votre rapport que ce soir. Mais avant d'aller dormir, je tiens à ce que vous alliez à la mairie donner des explications aux invités de la fête qui se trouvent encore consignés dans la grande salle de bal.

J'appréciai très peu l'humour de mon chef, mais je dus obéir. Je me dirigeai donc vers la grande bâtisse, m'apprêtant à affronter la colère de ces respectables messieurs et de ces charmantes dames.

Honteux comme un collégien pris en faute, je dus raconter l'histoire depuis le début. Je fus obligé de révéler à ces gens que l'assassinat n'avait été qu'un prétexte qu'un fieffé coquin avait mis à profit pour cambrioler leurs maisons. Le fieffé coquin, en l'occurrence, c'était... mon secrétaire, celui-là même dont j'avais au début de la soirée précédente admiré l'extrême sang-froid. Malgré toute ma rancune envers cet homme, je ne pouvais cependant m'empêcher de ressentir une certaine admiration à son égard. Imaginer cette histoire de meurtre, profiter de ma propre absence et du fait que presque toutes les villas étaient vides, cela tenait du génie.

Lorsque j'eus terminé mon récit, les « prisonniers » de la mairie firent mine de me couvrir de sarcasmes et d'opprobre, mais ils se calmèrent presque instantanément lorsque je leur annonçai en bâillant que le coupable avait été pris avec tout le fruit de son larcin...

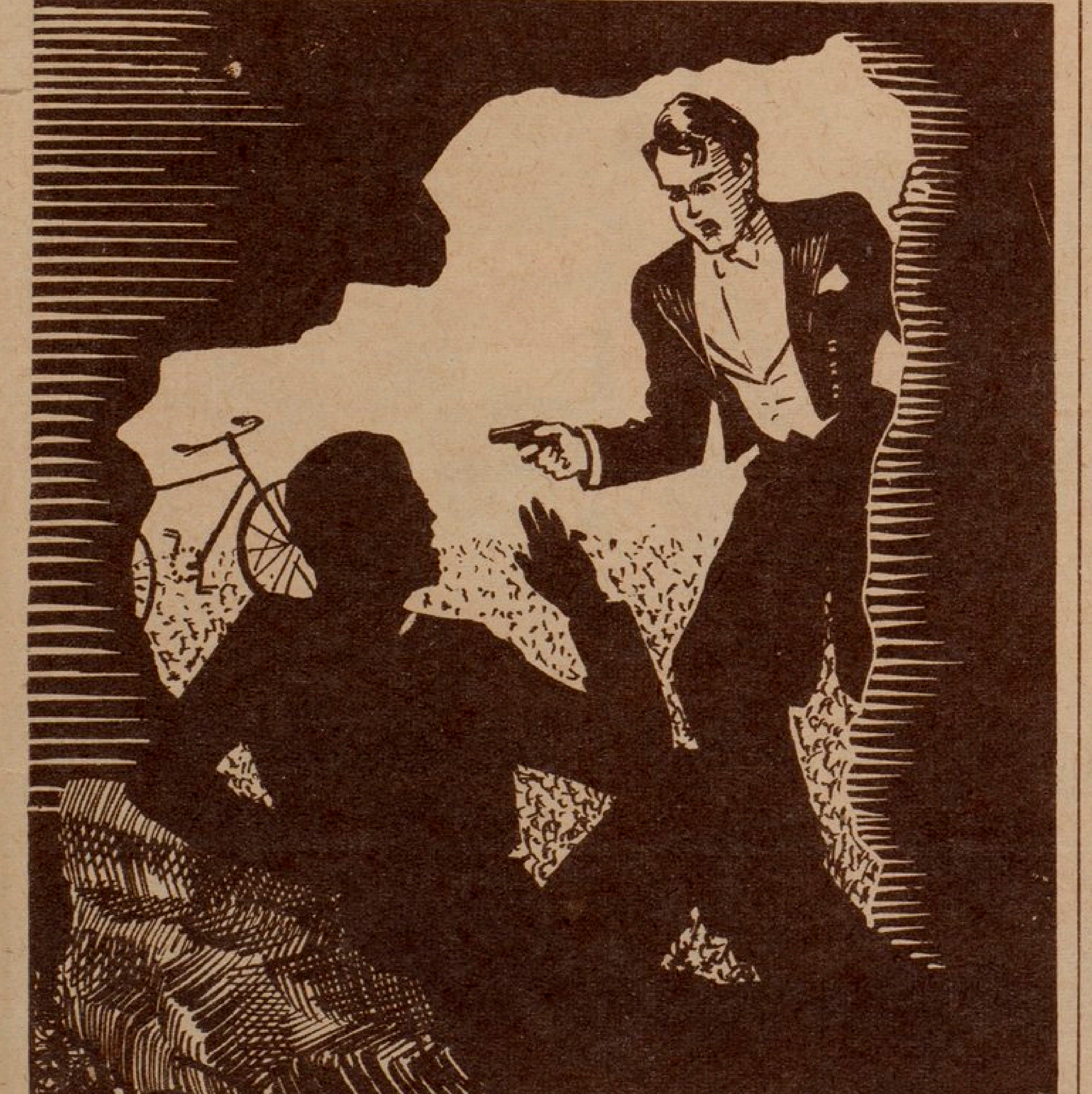
Quand, vers la fin de l'après-midi, lavé, rasé de frais, décemment vêtu, je retournai à mon bureau, avant d'affronter mon supérieur, je craignais le pire : on pouvait m'accuser de négligence, d'inexpérience... Et pourtant, comment pouvais-je, moi, obscur inspecteur, deviner la véritable personnalité de mon « secrétaire » ? Après tout, il pouvait en être à son premier coup, et rien dans sa vie passée ne me laissait supposer ce qu'il était en réalité.

Aussi, grande fut ma surprise quand j'aperçus le chef souriant, me serrant la main et m'accueillant par ces paroles :

— Je vous félicite. Au cours de cette nuit, vous avez fait montre de beaucoup de sang-froid, et avez prouvé qu'à l'occasion, vous saviez prendre une initiative. (Je n'en croyais pas mes oreilles.) Aussi, ai-je demandé par câble, à Londres, la nomination d'un autre inspecteur pour vous remplacer, car je vous emmène avec moi.

Voilà comment ma première affaire me valut mon premier avancement.

Quant à mon ex-secrétaire, il en a eu pour vingt années de travaux forcés. Il doit être sorti maintenant...







Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 28 SEPTEMBRE AU DIMANCHE 4 OCTOBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

Marlene DIETRICH * *John* WAYNE * *Randolph* SCOTT

dans

"THE SPOILERS"



UNE REALISATION GRANDIOSE !... par la puissance de son sujet... par la force de son action... par la valeur d'une interprétation d'étoiles !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

ACTUELLEMENT

COLUMBIA PICTURES présente

Joan BENNETT * *Franchot* TONE

dans

"WIFE TAKES A FLYER"

Le plus grand éclat de rire depuis que le rire a été inventé !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 28 SEPTEMBRE AU DIMANCHE 4 OCTOBRE
2ème SEMAINE — UNITED ARTISTS présente

Victor McLAGLEN * *Frances* FARMER * *Jon* HALL

dans

"SOUTH OF PAGO PAGO"



Dans le Paradis des mers du Sud, un roman d'amour passionné et d'aventures passionnantes !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits

